

Comparaison entre les *Eneydes* d'Hélisenne de Crenne, l'*Énéide* de Virgile et Les *Eneydes* d'Octovien de Saint-Gelais¹

PREMIER LIVRE

Hélisenne de Crenne (désormais HC) 1:1.

Dans le premier chapitre, HC donne un bref portrait de Virgile (pas de passage correspondant chez Saint-Gelais, désormais SG).

HC 1:2 = Aen. 1.164, SG « J<'>ay entrepris de coucher – Et si luy dit ce orrez orendroit »

HC commence son texte de la même façon que le fait SG. Tous les deux soulignent la ruine de Troie avant de parler d'Énée, à la différence de la fameuse introduction de Virgile, *arma virumque cano, Troiae qui primus ab oris*, « je chante des armes et de l'homme qui comme le premier [...] ». La question rhétorique de Virgile, *tantaene animis caelestibus irae* ?, (y a-t-il tant de ressentiment chez les celestes ?), obtient une réponse chez HC : « Helas ouy ». On entrevoit ici l'ambition qu'elle a d'éclairer et de guider ses lecteurs. Cette aspiration est également visible quand elle commence le récit sur Carthage. Alors que Virgile change, dans son récit, de direction sans phrases de transition, nous pouvons chez elle observer une tendance à créer des transitions textuelles pour introduire de nouveaux thèmes. L'expression simple « cité antique et renommée » de SG est transformée en « l'excellence d'une cité magnifique » chez HC. Elle suit SG en expliquant que les Carthaginois et les Romains devinrent plus tard ennemis.

HC décrit le jugement de Pâris, et l'humiliation de Junon qui s'ensuit, avec beaucoup plus de détail que ne le font Virgile et SG. Elle est la seule à expliquer les expériences de Junon d'une perspective féminine, et aussi la seule à présenter les histoires d'Hébé et d'Antigone. Ces deux personnages mythologiques sont mentionnés par Servius dans son commentaire sur le passage en question de Virgile, ce qui pourrait indiquer que HC se soit servie de Servius.

Le vers *Tantae molis erat Romanam condere gentem* (Tant c'était pénible effort, que fonder la nation romaine (trad. Jacques Perret²)) (*Énéide* 1.33), n'est pas traduit par SG, ni par HC, qui décrivent en revanche le beau temps et la calme traversée maritime plus en détail que ne le fait Virgile. Ils abrègent aussi la comparaison, présente chez Virgile, que fait Junon entre elle-même et Pallas Athéna, et laissent les vers 42-45 sans traduction. Le discours de Junon se termine par une question rhétorique, que HC subdivise en trois questions ayant plus ou moins le même sens.

SG et HC expliquent que la visite de Junon chez Éole est inspirée par sa haine contre Énée. Ils disent aussi que les vents peuvent ruiner non seulement la nature, mais aussi « villes, chasteaulx, et tours » (HC).

HC 1:3 = Aen. 1.65-75, SG « O Eolus bien fault que je declare – Pour le plaisir au moins que m<'>auras fait »

SG et HC sont plus explicites dans la description de l'interaction de Junon avec Éole. Jupiter est nommé, et les deux traducteurs précisent ce que Junon veut qu'Éole fasse pour elle. Extrapolant sur le texte de Vir-

¹ Les traductions françaises de l'*Énéide* sont, sauf indication contraire, celles de Gunhild Vidén. Les citations des *Énéides* de SG viennent de l'édition de 1540 (Virgile, *Les oeuvres de Virgile translätées de latin en françois et nouvellement imprimées veues et corrigées oultre les précédentes impressions*, Paris, Jean Petit, Maurice de la Porte, Jean André, Galiot du Pré, Jean Longis, Arnoul Langlier, 1540). Ce choix est dû au fait que Crenne semble avoir consulté cette édition (ou celle de 1529) plutôt que celle datant de 1509.

² Virgile, *Énéide*, Tome I, livres I – IV, texte établi et traduit par Jacques Perret, édition revue et corrigée par R. Lesueur, Paris, Les Belles Lettres, 2009, désormais « Perret ».

gile, ils décrivent le voyage d'Énée avant de dépeindre le pouvoir d'Éole. Ils expriment aussi de façon plus claire qu'Éole ne pourra se marier avec la nymphe Déiopée qu'à la condition qu'il obéisse à Junon. Ils sont moins explicites que Virgile sur la belle progéniture d'Éole et de Déiopée, se contentant d'indiquer qu'ils auront une vie plaisante ensemble.

HC 1:4 = Aen. 1.76-94, SG « Lors Eolus O royne tant benigne – va dire ainsi »

SG et HC décrivent plus clairement que Virgile les obligations d'Éole envers Junon qui le fait obéir à ses vœux. Ils omettent les mots de Virgile, précisant que les vents se forment comme en bataille, *velut agmine facto*, mais parlent de leur nature (HC substituant au mot « nature » de SG l'expression « vrai naturel »). HC étoffe l'aspect mythologique en introduisant Janus dans la description, avec une note explicative. Les deux traducteurs évoquent, de plus, dans ce passage, les différents vents. Virgile parle pour sa part d'Eurus, de Notus et d'Africus, alors que SG évoque Euris, Notus et Zéphyr. Chez HC, nous ne retrouvons qu'Eurus et Notus. Dans son commentaire de l'*Énéide*, Servius précise qu'il est louable que Virgile n'ait pas mentionné Zéphyr, parce que celui-ci souffle vers l'Italie. Nous avons peut-être ici une indication qui laisse penser que HC a lu ce passage de Servius, le cas échéant, il deviendrait étonnant qu'elle n'ait pas introduit Africus dans son texte. Elle étend la référence mythologique à la description de l'obscurité qui enveloppe les Troyens, en nommant Phébus, Lucina et Atropos, la mention de cette dernière divinité faisant partie de la manière coutumière de HC de parler de la mort.

HC 1:5 = Aen. 1.94-123, SG « O la gent bien heureuse – en trop piteuses pertes »

Dans ce chapitre, on trouve le premier exemple de la tendance, prononcée chez HC, de louer tout ce qui est troyen et de dénigrer ce qui est grec. C'est surtout Hector qui est valorisé, car on a fait de lui l'ancêtre mythique de François I^{er}. Tandis qu'Hector est *saevus* (sauvage, furieux, cruel) chez Virgile, il est chevaleresque chez SG, et chez HC « le plus vertueux de l'universel ». Cela veut dire que tous les deux soulignent le caractère noble et héroïque d'Hector, HC insistant un peu plus que SG. Par analogie et par contraste,

Achille, dont il n'est rien dit de l'allure chez Virgile, ni chez SG, est décrit par HC comme un « scelere et faux traditeur », et elle le nomme, tandis que Virgile le désigne comme *Aeacides*, le descendant d'Éaque, SG ne le mentionnant pour sa part pas du tout.

HC utilise toujours des paraphrases et fait des allusions mythologiques en parlant de la mort. L'idée des *Moirae*, les divinités du destin – celles-ci étant nommées par HC – est particulièrement présente. L'image des trois sœurs qui tissent le fil de la vie humaine et qui le coupent au moment de la mort est utilisée ici, en rapport avec une phrase prononcée par Énée, évoquant tous ceux qui « ont esté de cestuy hemisphere transmigrez ».

La description de la tempête est différente chez SG et HC par rapport à celle de Virgile. Ils ne signalent pas les noms des rochers où les bateaux troyens accostent, mais rapportent que le bateau des Lyciens et d'Oronte est en proie aux flammes. Ils ajoutent aussi que le bateau d'Iliacus connaît une voie d'eau, ce qu'on ne trouve pas chez Virgile, qui dit seulement que les bateaux sont victimes de la tempête. Iliacus n'existe d'ailleurs pas chez Virgile, qui parle de Ilionée. Lucien Dugaz, dont l'édition des Livres I et II de la traduction de SG suit le texte de l'un des manuscrits existants, donne « Ylyoneüs » (v. 299), c'est-à-dire Ilionée, comme chez Virgile. Il indique toutefois dans une note que les versions imprimées rédigées par Jean d'Ivry (E et F chez Dugaz) donne « Yliacus », ce qui indique que HC a eu recours à une version imprimée, celles-ci étant sans doute les versions les plus lues de cette traduction.

Dans toute cette partie, HC suit minutieusement SG. Le seul trait spécifique de son texte est la passerelle textuelle « et pour éviter prolixité, en briefz motz, je vous ditz ».

HC 1:6 = Aen. 1.124-156, SG « Durant ce grief Neptunus le seigneur – Piteusement en l'<'>une et l'<'>autre part »

SG et HC retracent, à l'intention des lecteurs, l'identité de Neptune. Alors que Virgile souligne que c'est Énée qui a perdu la flotte, les traducteurs rapportent que ce sont les Troyens en général qui l'ont fait. Les deux traducteurs décrivent les vents comme cruels et expliquent que Jupiter punira les vents et Éole. Comme

à son habitude, HC est plus explicite quant aux détails mythologiques : elle évoque Éole et ajoute qu'il sera éternellement enfermé dans sa cave. La description du soleil est similaire chez SG et HC, bien que HC le présente comme Phébus, avec une note explicative. Elle omet les noms de Cymothoé et Triton qui figurent chez Virgile, ce qui indique qu'elle s'en remet plus à SG qu'au poète romain. On peut aussi noter qu'elle évite les noms mythologiques moins connus, sauf dans le cas des vents et des éléments naturels, comme le soleil et la lune.

HC est la seule à nommer Neptune, et à expliquer, dans une description, comment et pourquoi il pacifie les vents.

Le texte de Virgile contient une parabole sur la réaction des gens face à un homme puissant. On peut noter que HC diffère ici de Virgile et SG. Virgile parle de *virum pietate gravem ac meritis* (un homme vénérable grâce à sa *pietas* [loyauté, intégrité] et à ses mérites), ce que SG traduit en « quelqu'un piteux et debonnaire / de sage avis ». Chez HC il est devenu « hom<m>e prudent remply de clemence et douce mansuetude ». HC livre peut-être ainsi le signalement du bon souverain. Nous retrouvons une pareille description au Livre I, ch. 21 : « Bien vous veulx advertir que preteritement avions ung roy, amy de toutes vertus : car en luy apparoissoient justice, urbanité et clemence plus qu'en nulle aultre personne ».

HC 1:7 = Aen. I.157-197, SG « Lors les troyens lassez et fatiguez – Veult adoucir leurs douleurs angosseuses »

Dans l'introduction de ce chapitre, SG et HC évitent le mot *Aenadae*, le peuple d'Énée, et emploient « Troyens ». En général, ils donnent plus d'importance aux expériences et sentiments des Troyens que ne le fait Virgile. Là où Virgile laisse les lecteurs tirer leurs propres conclusions, SG et HC explicitent les sentiments des acteurs. Ils expliquent qu'Énée ne pouvait pas voir les bateaux de Capys et Caïcus parce qu'ils étaient « vaincuz » par la mer, HC ajoutant également qu'ils étaient submergés. Cet ajout est significatif, chez cette dernière, de l'inclination à redoubler (ou tripler) non seulement les mots, mais aussi les expressions. Les deux traducteurs ajoutent aussi qu'Énée éprouve un grand deuil à la suite de cet accident.

La description de HC de la terre où les Troyens arrivent diffère de celle de SG et de Virgile. Le passage suivant ne figure que chez elle :

[...] entre laquelle [sc. la verdure] s'estoit accumulé ung aornement de diverses fleurs, qui non seulement le lieu decoroit, mais propinoit aux assistans ung flair qui toutes Ambrosiennes et Nectariennes odeurs excedoit : assez grande multitude d'arbres y estoient, ausquelz Silvanus rendoit ombre convenable. Et la gentille Pomona, pour sa liberalité manifester, les avoit faict fructiferes.

[...] mais assiduellement y aspirait le gratieux et refrigeratif vent Aura, qui en la saison de chauld estival temperoit la vehemence : ce que faisant, mouvoit la summité des arbres et preparoit ung doux branslement aux branches, dont intervenoit ung petit bruit entre les fueillettes, pour rendre l'ombre aux assistans plus delicieux.

On voit ici l'un des exemples les plus évidents du penchant de HC pour l'embellissement de toute description de la nature, la *locus amoenus*-thématique. Servius fait un commentaire concernant ce passage : *topthesia est, id est fictus secundum poeticam licentiam locus* (cela s'appelle une *topthesia*, c'est-à-dire un lieu fictif, constitué par licence poétique). Il est possible que HC ait lu ce commentaire de Servius.

Dans cet exemple, HC profite, en citant des noms comme Silvanus et Aura, qu'elle explique dans des notes, de l'occasion pour étaler son érudition mythologique, et du même coup instruire ses lecteurs. Elle ajoute aussi une phrase explicative sur le vin d'Aceste, « lequel estoit si tres delicieux qu'à Bacchus honnorablement sacrifier se pouvoit », ce qui lui donne aussi l'occasion d'ajouter une note sur Bacchus.

HC 1:8 = Aen. I.198-229, SG « O chers amys et compagnons notables – A Jupiter se vint faire presente »

SG et HC sont plus explicites que Virgile en ce qui concerne le commentaire qu'Énée adresse à ses camarades sur la fin de leurs infortunes. HC ajoute un long passage : « et pour vous corroborer [...] se nous persistons en operations vertueuses [...] ». Il est à remarquer qu'elle ajoute deux notes à ce passage, l'une expliquant le nom de Cybèle (qui n'est mentionné ni

par Virgile, ni par SG à cet endroit), et l'autre déclarant qu'elle cite une sentence antique. Ce passage semble constituer une démonstration de l'érudition de HC.

Dans la description du repas des Troyens, HC ajoute qu'ils boivent de l'eau et continue le thème de *locus amœnus* précédant : « les souefves liqueurs des argentines fontaines, dont l'eaue plus claire que Beril administroit refrigeration ».

À la fin de ce passage, Virgile énumère les camarades perdus : Oronte, Amycus, Lycus, Gyas et Cloanthe. SG change l'ordre de l'énumération et change également le nom d'Amycus en Damiclus. On peut voir un peu partout dans sa traduction la substitution de noms en d'autres plus connus ; il serait précieux de savoir si ce sont des formes qu'il a trouvées dans le texte de Virgile. HC le suit dans l'ordre des noms et dans la forme de Damiclus³.

La fin de ce chapitre est une interprétation de *et iam finis erat*, « et c'était déjà la fin », de Virgile, sans qu'il soit fait mention de la nature de cette fin ; Servius se sent alors obligé de spécifier : « FINIS vel fabularum vel diei » (fin des histoires ou du jour). SG et HC ont choisi cette dernière interprétation, mais HC ajoute quant à elle, comme presque toujours dans des cas semblables, une décoration mythologique : « apperceurent Phœbus avec ses ardents chevaux s'en retourner, parquoy les nocturnes tenebres survindrent ».

HC 1:9 = Aen. I.229-256, SG « En luy disant : o toy prince des cieulx – et doucement la baise / En luy disant »

HC suit SG de façon très proche dans ce chapitre. La seule chose qui la distingue est l'explication insérée, portant sur Fortune (« la roue de laquelle à la beatitude et commodité d'aultruy est tousjours instable »). Les changements faits par SG (et par HC) dans ce chapitre ne sont pas très importants : chez les deux traducteurs, Vénus demande à Jupiter de faire en sorte que les Troyens retrouvent la sérénité ; ils simplifient les mots qui indiquent qu'Anténor a été entouré des Grecs avant la fuite (*mediis elapsus Achivis*) ; ils expliquent que les armes troyennes sont dirigées vers les ennemis, et sont plus clairs concernant la situation

des Troyens. HC est aussi un peu plus explicite en ce qui concerne les sentiments de Vénus.

HC 1:10 = Aen. I.257-296, SG « ne te contriste pas – Que pour nul temps ne seront deffermees »

Comme souvent, SG et HC expliquent ou simplifient des noms grecs moins connus, par exemple *gente Hectorea* (« ceulx qui du nom Troyen sont extraictz », HC), *Mavortia mœnia* (« belliqueuse cité », HC). L'exhortation de Jupiter à Vénus de ne pas avoir peur est devenu une exhortation à ne pas se tourmenter (s'angoisser). HC saisit encore une fois l'occasion de fournir une décoration astrologique/mythologique, ceci en changeant la simple description des trois années passées par l'expression « quand apres son regne Phœbus aura trois foyes le Zodiacque enluminé ».

HC 1:11 = Aen. I.297-305, SG « Telles parolles Juppiter pronon[ç]a – Car long dormir faict apesantir l<'>homme »

Chez HC, dans la description du vol de Mercure, il y a une référence aux « aesles et caducée ». Virgile ne dit rien du caducée, un des attributs typiques de Mercure. SG ne mentionne ni les ailes, ni le caducée. Les deux traducteurs simplifient des noms et des expressions de Virgile (« Mercure » pour *Maia genitum*, le fils de Maia, « Dido » pour *regina*, reine). La fin du chapitre est constituée d'une simple phrase chez Virgile : *Aeneas per noctem plurima volvens* (Énée réfléchissait sur beaucoup de choses pendant la nuit). Virgile ne le dit pas explicitement, mais le lecteur peut deviner qu'Énée ne dort pas. Les deux traducteurs sont explicites dans ce cas, et ajoutent aussi une phrase à propos du danger du trop long sommeil ; SG : « sans prendre longuement / Repos de corps qui les espritz assom<m>e / Car long dormir faict apesantir l<'>homme », et HC : « et ne prenoit gueres long repos sçachant que le dormir n'est apte sinon qu'à l'hom<m>e appesantir, considerant qu'à l'hom<m>e d'exercice ociosité ne convient ». La précision qu'Énée ne dort pas est une des élucidations habituelles faites par les deux traducteurs du texte de Virgile, mais la remarque selon laquelle un long sommeil rend l'homme lourd n'a pas d'équivalent chez Virgile. HC délaye sa pensée en ajoutant que l'ois-

³ Dans l'exemplaire de Genève, ce nom est toutefois corrigé en « D'amiclus ».

veté, l'« ociosité », est mauvaise pour l'homme actif (ce qui rappelle Catulle, *otium Catulle tibi molestum est*, « l'oisiveté n'est pas bonne pour toi, Catulle »).

HC 1:12 = Aen. I.306-325, SG « Et quant il veit acoup naistre le jour – Dictes le moy ou si veue l<'>avez »

On trouve, dans ce chapitre, plusieurs formulations spécifiques à HC. Elle dote Achate d'une caractéristique : « se demonstroït remply de magnanimité singuliere », ce qui constitue une célébration des Troyens. Fidèle à son habitude, elle décore le texte par une description du passage de la nuit au jour. Là où Virgile et SG disent seulement que « quand la lumière se présente », HC a recours à la mythologie : « de la femme de Titon l'irradiante lumière ». Elle est plus prolixe que SG en décrivant Vénus, ajoutant des adjectifs qu'on ne trouve pas chez les autres. Le cou de Vénus est « blanc et delyé », ses cheveux sont « splendissants et dorez », ses épaules « candides ». HC s'attarde sur la voix de Vénus, « une voix plus harmonieuse que les accordz de la lire d'Apollo », description qui est en accord avec les portraits qu'on a fait de Vénus depuis l'Antiquité ; il s'agit là peut-être, pour elle, de faire état de son éducation classique. On peut aussi y voir une tendance à décorer les descriptions des hommes et femmes, embellissement qui peut s'analyser comme une variante du thème du *locus amœnus*.

HC 1:13 = Aen. I.326-335, SG « Alors se teut Venus ainsi absconse – Respond Venus gracieuse et benigne »

Dans ce chapitre également, HC embellit la description de la déesse Vénus. Tandis que Virgile et SG se limitent à dire que c'est par le visage et la voix qu'on peut comprendre que celle-ci est une déesse, HC s'émeut de « [s]a formosité souveraine », « la splendeur et clarté de [s]a belle et blanche face », ainsi que de « [s]a voix harmonieuse et melliflue prononciation ». Elle attribue aussi une « humaine benignité » à Vénus. Nous reconnaissons là la description du chapitre 12.

HC explique de surcroît le nom de Phébus, « preclair>e< illuminateur Phœbus », et y ajoute une note explicative. En revanche, elle ne nomme pas les nymphes, comme le font Virgile et SG, constatant tout simplement qu'Énée ne sait pas s'il s'agit de la

« sœur du preclair>e< illuminateur Phœbus, ou bien de quelque aultre divinité parente ». À la fin du chapitre, elle précise la nature des prières d'Énée : « finies les humbles et instantes prières ».

HC 1:14 = Aen. I.335-371, SG « Pas ne me tiens de si grant honneur digne – Sa voix piteuse faillie et sans vigueur »

La description de la relation entre Didon et Sychée est dans ce chapitre le passage le plus remarquable du texte de HC. Virgile décrit Sychée comme étant aimé de la « pauvre » (*miserae*) Didon, tandis que SG décrit Sychée comme un « malheureux dolent ». Virgile dit que Didon s'était mariée avec Sychée comme *intactam*, c'est-à-dire comme une jeune vierge, HC la décrit comme « estant en ses tendres et jeunes ans d'excellente beaulté aornée ». Alors que Virgile et SG disent que Sychée est aimé par son épouse, HC souligne la réciprocité de l'amour : « estant de luy tres affectueusement aymée, elle luy rendoit amour mutuel et reciproque ». (SG parle cependant d'amour réciproque quelques vers plus bas : « l<'>amour et l<'>alliance / Des deux conjointz ».) HC est la seule à parler de la chasteté et de la fidélité de Didon, des vertus attribuées également à la protagoniste des *Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours* (au début du livre).

Pour le reste du chapitre, HC suit SG assez fidèlement. Elle est un peu plus explicite concernant les émotions de Didon en la dépeignant « de pleurs remplye ». Vers la fin du texte qui correspond, chez SG, au chapitre de Crenne, le traducteur ajoute une phrase indiquant que Vénus a terminé son récit sur Didon, « Ores vous ay la chose desmeslee ». Chez HC cela devient : « Or vous ay à ceste heure exposé ce que de sçavoir aviez desir ». De façon générale, HC est plus encline que SG à expliciter la structure du texte.

HC 1:15 = Aen. I.372-385, SG « Va dire ainsi : O benigne desse – Ne scay qui m<'>a tel malheur pourchassé »

La prière d'Énée commence par *O dea*, ce que SG développe en « O benigne deesse ». HC prolonge encore le passage par ces mots : « O splendide déesse, qui en benignité et douceur toute aultre excède ». On peut constater d'une part que c'est sa manière

habituelle d'amplifier le texte de SG, et d'autre part que le texte rappelle aussi la description de Vénus au chapitre 13 du même livre. Virgile fait employer à Énée une métaphore mythologique pour décrire la tombée de la nuit, *ante diem clauso componet Vesper Olympo* (l'étoile du soir viendra fermer l'Olympe et conclure le jour). SG omet la métaphore mythologique, tandis que HC en introduit une autre : « premier seroit finy d'Aurora l'irradiante lumiere ». Elle ne semble pas avoir consulté Virgile pour ce passage, sinon on aurait pu s'attendre à ce qu'elle évoque Vesper ici au lieu d'Aurore, le symbole de l'aube.

Pour le reste, HC rajoute des phrases qui expliquent la structure du texte et introduit Éole en parlant du vent (tempête chez Virgile), et Neptune en évoquant la mer. Elle souligne qu'Énée est Troyen, et en ajout fait demander à Énée « quelle maligne influxion celeste » l'a condamné à perdre tous ces bateaux.

HC 1:16 = Aen. I.385-401, SG « Plus n<'>a pouvoir Venus d<'>ouyr sa plainte – car ceste voye te rendra au cartier »

SG et HC complètent le passage *nec passa ... Venus ... dolore* (et Vénus n'a pas pu supporter [le récit d'Énée] à cause de la douleur), par la mention qu'elle était mère. Dans l'argumentation de Vénus, tâchant de convaincre Énée de continuer vers Carthage, HC fait un ajout (qui ne préexiste pas chez SG), expliquant l'intention qui se cache derrière l'exhortation de Vénus et qui exprime aussi les émotions d'Énée : « Or prendz doncques quelque consolation, et si de te corroborer t'empesche la recente memoire de ta sociale compaignie, qui aux eminens perilz fut habandonnée, je te prie que ceste mentale sollicitude de ton anxieux et triste cueur tu vueille sequestrer ».

HC 1:17 = Aen. I.402-417, SG « Cela luy dit lors sans longue posée – Bien parfumez et de fleurs moult insignes »

SG et HC clarifient tous les deux le sens du mot *mœnia*, murs, de Virgile, qui devient chez SG « des haulx murs de cartage » et chez HC « de l'altitude des murs de Carthage ». Les deux traducteurs font aussi une description plus détaillée du temple de Vénus que ne le fait Virgile. HC continue à orner la description de Vénus : sa prononciation est « melliflue », sa face

est « precla<i>re », ses pieds sont « petitz et candides ». Quand Énée reproche à Vénus de chercher à le tromper en adoptant une figure humaine, il parle chez HC de sa « deificque formosité ». L'embellissement du portrait de Vénus est conforme aux représentations de Vénus dans l'art et la littérature antiques, et aussi aux représentations se trouvant dans les chapitres précédents. HC est la seule à rendre *ille* (= Énée) de Virgile par « son doulx Enée ».

À la fin du chapitre, HC fait un développement de nature mythologique par rapport à l'arbre d'encens, en décrivant « la doulce odeur de l'arbre odoriferent, auquel par Apolline puissance fut la belle L'heucotre transformée, et oultre cela sont toujours decorez de la delectable tapisserie, dont la gracieuse nymphe Flora a de coustume la déesse Cibelle aorner ». L'heucotre (= Leucothœ dans la mythologie classique) est expliqué dans une note. L'histoire de Leucothœ se retrouve chez Ovide, *Les Métamorphoses* 4.190 et suiv., et HC semble avoir consulté Ovide ici.

HC 1:18 = Aen. I.418-449, SG « Ce temps pendant Enee et son adjoinct – de painctures et d<'>ymages divers »

Les versions de SG et de HC sont assez conformes dans ce chapitre et diffèrent toutes les deux de Virgile dans la description de la construction de Carthage. Ils omettent la comparaison avec les vieilles cabanes (*mapalia quondam*), et soulignent l'aide divine qu'Énée reçoit. Ils décrivent comment le peuple pouvait aller sans problèmes avec leurs fardeaux dans les rues, et expliquent pourquoi il était, afin de se défendre en cas de guerre, nécessaire de fortifier les murs de la cité. Une différence particulière est la description de la construction d'une tour. Chez Virgile, on roule des pierres à la main, mais chez les traducteurs on applique de la pierre et du ciment. Les Romains connaissaient le ciment, *opus caementicium*, et le choix de Virgile de parler seulement des pierres et du travail manuel était probablement fait pour souligner le laps de temps qui s'était écoulé entre la construction de Carthage et l'époque à laquelle il composait son œuvre.

Les deux traducteurs omettent un passage de Virgile sur la construction d'un port, et un autre sur la taille des colonnes pour le théâtre. Ils ajoutent des explica-

tions, qu'on ne retrouve pas chez Virgile, concernant la raison de choisir des magistrats.

Virgile a recours à une métaphore d'abeilles – HC parle de mouches – pour décrire les activités des Carthaginois. SG et HC la développent, et HC ajoute de plus un élément mythologique dans ce contexte : « quand elles voyent Apollo avec ses lucides rays le monde illustrer ». SG parle seulement du soleil ici. Énée pousse un soupir d'envie en constatant la fortune des Carthaginois d'avoir déjà construit les murs d'une cité, *o fortunati*. SG traduit ceci par « moult sont à bon jour nez », ce que HC développe en « O que soubz bonne constellation sont nez ceulx, desquelz les murs et edifices assiduelement croissent », ce qui constitue encore un exemple de la propension de HC à faire état d'éléments astrologiques.

Les deux traducteurs sont plus prolixes que Virgile en décrivant comment Énée est caché dans un nuage en arrivant au temple de Junon. En ce qui concerne Didon, HC rend plus explicites les émotions de la reine : « Ce qu'esperant » ; « elle estoit curieuse et solliciteuse ». HC ajoute aussi une description des peintures sur les piliers, affirmant que « plus excellentement ne les eust sçeu entailler le subtil et ingenieux fabricant », pour préciser ensuite dans une note que ce dernier était Pygmalion dans le mythe de la statue rendue vivante par Vénus. HC clôt ce chapitre par la phrase « auquel n'eust tant de vigueur la resistance de chaste vouloir, qui peult eviter que la belle ymage par luy pourtraicte ne fut ung laqs pour soubz la puissance de Venus en captivité la retenir ». On voit ici illustrés les différents penchants de HC : une aspiration à montrer son érudition mythologique, mais aussi à donner plus d'emphasis au thème de l'amour et de Vénus. Le mythe de Pygmalion se retrouve chez Ovide, *Métamorphoses* 10.243-297.

HC 1:19 = Aen. 1.450-493, SG « Là vint Enee où voyant nouvel oeuvre – Que les plus preux seurement rencontroit »

Au début du chapitre, HC fait une référence aux peintures qu'elle a décrites au chapitre 18. Elle suit SG en donnant une description plus détaillée de l'admiration dont Énée témoigne devant le temple. À la différence de SG, HC omet le fait qu'Énée attend la reine. Comme toujours, elle profite de l'occasion

pour dénigrer Achille et louer Hector : « Achilles qui la mort du magnanime Hector conspiroit comme le plus sçelere et inicque de toute la société d'Attrides » (SG : « qui des Atrides fut encores le pire »). Tous les deux précisent le terme Atridas chez Virgile par les noms de Menelaus et Agamemnon.

Dans le passage qui décrit l'histoire de Troie, HC s'éloigne à certains égards de SG. Elle utilise le nom correct du fleuve près de Troie, Xanthus, tandis que SG écrit Penthus, ce qui pourrait confirmer l'hypothèse qu'elle a effectivement aussi utilisé le texte de Virgile. En ce qui concerne le roi de Thrace, HC emploie la forme correcte, Resus. Quant à la traduction de SG, l'édition de 1509 donne « Resis », une forme fautive, corrigée toutefois en « Resus » dans l'édition datant de 1540, que HC a vraisemblablement utilisée. HC ajoute également que le cruel Tydide (c'est-à-dire Diomède) n'a pas hésité à tuer un homme de sang royal, et explique dans une note qu'elle a ajouté une description des destinées des Grecs touchant la destruction de Troie, et des destinées des Troyens concernant la conservation de Troie, le tout venant de Servius. Puis commence un long ajout sans élément correspondant chez Virgile, ni SG : « Et est à conjecturer [...] ne durant que Troilus seroit en vie ». Dans ce passage, HC présente trois raisons expliquant pourquoi les Grecs ont attaqué Troie, et trois raisons pour lesquelles les Troyens ont essayé de conserver Troie. Il est évident que HC a utilisé une autre source ici que SG, cette source n'étant pas non plus Servius. Nous n'avons pas réussi à trouver la source en question, mais ce passage montre clairement qu'elle a utilisé d'autres sources que SG.

Dans la description de Troilus (vaincu par Achille), HC ajoute quelques mots sur sa beauté et précise que la vision de « sa face jeune, blanche et tendre toute maculée, et contaminée [...] estoit chose digne de compassion ». Elle ajoute aussi des adjectifs décrivant la beauté des Troyennes : « leurs doulces voix [...] Leurs splendissans cheveulx [...] leurs candides espaulles [...] leurs pollyes et belles mains [...] leurs delicates et blanches poictrines » (voir aussi le chapitre 12 du premier livre pour les descriptions élaborées des femmes).

Les deux traducteurs soulignent la force, le courage et l'héroïsme d'Hector, mais omettent le fait qu'Achille

a traîné le corps d'Hector trois fois autour du mur de la cité et qu'il a vendu son corps. Ils sont plus vagues, HC ajoutant toutefois que sa mort était déplorable et pitoyable. L'histoire du traitement déshonorant du corps d'Hector rendrait-il celui-ci moins héroïque ?

HC décrit la réaction émotionnelle d'Énée en plus de détail que ne le font Virgile et SG. Elle et SG approfondissent la description de Penthésilée par rapport à Virgile.

HC 1:20 = Aen. I.494-521, SG « Quant Eneas faisant regretz et plaintes – Ce qui s'ensuyt en tres plaisante voix »

Ce chapitre est l'introduction de Didon dans le récit. HC est beaucoup plus prolixe dans sa description de la beauté de Didon que Virgile et SG : « Cependant en ce magnifique temple survint la magnanime Dido : la reginale personne de laquelle, estoit decorée de souveraine formosité, resplendissant en telle venuste grace, beaulté et faconde, que l'excellence d'elle à exprimer seroit difficile ». Ce passage correspond à l'expression *forma pulcherrima Dido* (la très belle figure de Didon) chez Virgile, et au « Dydo la royne si belle et triumpicante / Entra alors en maniere excellente » chez SG. Nous tenons à faire remarquer que l'expression « venuste grace, beaulté et faconde », revient au Livre III, ch. 16, dans une description de la figure mythique de Scylla, et au Livre IV, ch. 8, dans la description de Didon, partant à la chasse avec Énée. La même phrase figure aussi dans une autre œuvre de HC, *Le Songe de madame Hélisenne* de 1540. Elle semble employer cette phrase pour établir des liens entre des passages essentiels à son interprétation du personnage Didon⁴.

La tendance de HC à décrire les femmes comme blanches et belles se fait également voir dans la description des nymphes qui suivent Diane, qui ont les cous « blancz et deliez ». Chez HC, les nymphes, et non seulement Diane, comme chez Virgile et SG, portent des « trousses et sagettes ». Ni SG, ni HC, ne traduisent 1.502, *Latoniae tacitum pertemptant gaudia pectus* (la joie vient émouvoir le cœur silencieux de Latone [la mère de Diane] (Perret)).

SG et HC donnent plus de détails sur l'inspection que Didon fait des constructions de la cité. Tous les deux soulignent le fait que la législation est commune pour tous et que chacun doit être jugé d'une manière juste. La description de Virgile sur la façon dont Didon répartit le travail en justes parts ou à l'aide du sort (1.507-508) est omise. Anthée n'est pas mentionné dans les deux traductions. HC donne pour sa part une description un peu plus simple de la salutation qu'Énée et Achate adressent aux Carthaginois. Tandis que Virgile et SG parlent de tendre la main droite, elle dit seulement que « et par fervente benevolence aspirait de les approcher ».

HC 1:21 = Aen. I.522-561, SG « O noble royne à qui dieu a permis – Leur respondit ayant la face incline »

Les deux traducteurs emploient un ton plus chevaleresque que Virgile dans l'adresse d'Énée à Didon : « Douce mercy et pitié requérons / Rien fors ta grace ne voulons ne querons » chez SG est développé, chez HC, en « Parquoy en ceste affaire urgente, ta sublimité requérons affin d'impetrer d'icelle quelque mercy, aultre chose ne desirant que ta benignité et bonne grace : à laquelle il plaira de telle gratitude user ». Tous les deux décrivent les malheurs des Troyens, là où Virgile ne parle que de *res nostras*, nos affaires. Comme d'habitude, HC est plus prolixe que SG. Elle semble s'inspirer du mot « fortunez » chez SG lorsqu'elle introduit la déesse Fortuna, qu'on trouve souvent dans son texte quand il s'agit de la fortune des hommes.

La description d'Italie est de quatre vers chez Virgile, avec seulement une référence à la fécondité de la terre (*ubere glabrae*). SG a traduit ces vers en 11 décasyllabes et rend cette expression par « Moulst f[r]uctueuse et pleine de tous biens ». HC triple les termes, en décrivant la terre comme « tres fertile, fructueuse et abondante de tous biens ». Nous observons ici un exemple du *locus amœnus* utilisé par HC chaque fois qu'il est question d'Italie.

Au vers 535, Virgile introduit Orion avec le qualificatif de *nimbosus* (qui porte des nuages pleins de

⁴ Voir notre introduction (Scylla), ainsi que Ehrling et Karlsson, « Didon et Énée dans le seizième siècle français » *op. cit.*, p. 274-78.

pluie). SG et HC donnent des explications plus détaillées concernant Orion : « Qui nautonniers endommage et ennuye » (SG) et « le pluvieux Oryon, qui par coustume des mariniers et insidiateur ès undes marines se leva » (HC). En décrivant la tempête, les deux traducteurs accentuent aussi les sentiments des Troyens plus que Virgile ne le fait.

Les vers 539-542 sont visiblement changés chez SG et HC. HC ajoute une transition introductive : « Parquoy toutes ces choses distinctement considérées », et une réflexion sur la fortune acerbe des Troyens : « mais si nostre acerbe fortune ne le permettoit ». Cette phrase aide aussi à donner une structure au texte. Finalement, la traductrice ajoute qu'il serait étrange si les Carthaginois n'avaient pas de compassion pour les Troyens. On peut aussi noter que SG change les questions rhétoriques de Virgile en de directes adresses à la seconde personne du pluriel, alors que HC emploie la troisième personne du pluriel afin de donner une tonalité plus générale que celle de SG. Virgile : *quod genus hoc hominum ? Quaeve hunc tam barbara morem / permittit patria ?*, « quelle sorte d'hommes est-ce là ? Quelle patrie assez barbare autorise de telles mœurs ? » (Perret) ; « Bien seroit gent perverse et rudes hommes / Si à nous povres que tant travaillez sommes / Vous refusez si dedaigneusement / Terre et arene pour logis seullement » (SG) ; « ceulx seroient bien pervers et de toute pitié allieniez, si à nous miserables, qui tant de fatigues avons receues, faisoient à noz requestes reffuz » (HC).

Dans la description d'Énée, on trouve chez HC des traces du souverain idéal (sur ce sujet, voir également nos commentaires concernant Livre I, ch. 6). Les vers de Virgile, *Rex erat Aeneas nobis, quo iustior alter / nec pietate fuit, nec bello maior et armis* (Nous avions un roi, Énée ; personne ne fut jamais plus juste en sa piété ni plus grand dans la guerre et sous les armes (Perret)), sont traduits de façon assez proche par SG, qui écrit « Roy avons eu qu<'>on appelloit Enee / Juste et piteux plus que personne nee / Oncques n<'>eut il en armes ou bataille / Pareil à luy ne de plus forte taille ». HC donne une description contenant plus de mots louangeux que les autres : « Bien vous veulx advertir que preteritement avions ung roy, amy de

toutes vertus : car en luy apparoissoient justice, urbanité et clemence plus qu'en nulle aultre personne. Il estoit garny de telle magnanimité et force, que nul equiparable à lui se pouvoit trouver ». HC a ainsi ajouté « ami des toutes vertus » à la description du roi, et tandis qu'elle rend *iustus* par justice, elle traduit *pietas*, « piteux » chez SG, par « urbanité et clemence ». La même interprétation de *pietas* comme « clemence » se retrouve au chapitre 6, « urbanité », étant ici un ajout. On peut aussi noter que HC ne donne pas le nom d'Énée ici. Avec ces moyens, elle crée une image plus universelle du souverain idéal, et on pourrait lire ce passage de HC comme une allusion au rôle de François Ier dans la Renaissance française, et comme faisant partie de son hommage au roi⁵.

Il y a un autre exemple de mythification de la mort dans la phrase « mais s'il est ainsi qu'Atropos n'ayt esté permis d'immaturement de sa vie le fil couper », un passage dans lequel SG n'évoque pas la déesse, mais traduit le mot *fata* (sort) de Virgile par « la mort », ce qui a pu donner lieu à la mythification à laquelle HC a recours.

Au vers 547, le texte de Virgile dit *crudelibus occubat umbris*, qu'il (Énée) est couché sous les ombres cruelles. Le mot *umbris* est remplacé par « undes » chez SG. Il n'y a pas de trace d'*undis* dans les éditions modernes de l'*Énéide*, ni chez Servius. SG a-t-il eu un texte avec cette version, ou a-t-il simplement commis une erreur ? HC le suit dans sa traduction. Elle l'imité aussi en répétant l'opération d'ajout qu'il fait concernant la question de savoir si Énée est mort ou non. SG écrit : « Si de danger peult yssir et chevir [sc. se tirer d'affaire] / Bien le scaura envers toy desservir / Et s<'>il est mort dont est trop grande perte » n'a pas de correspondance chez Virgile. HC écrit : « estant certaine que s'il advient que de dangereulx perilz nostre roy se puisse saulver, il sçaura bien user de recompense qui à tes grandz merites soit condigne. Et s'il est de ce mortel monde decedé, qui seroit ung trop extreme dommage ».

HC est la seule à ajouter l'épithète « princesse benigne » pour décrire Didon dans le discours d'Ilionée. Elle fait un rajout à la prière adressée à Didon pour lui demander d'aider les Troyens, explicitant ainsi leurs

⁵ Voir Karlsson et Moding, « Hélienne de Crenne Challenging Male Mastery, *op. cit.*, p. 323-26 .

arguments : « Ne vueille doncques permettre que faulte de ton secours de telle beatitude nous prive, considerant que riens ne pretendons de ta majesté impetrer, sinon que benignement tu te condescendes à recepvoyr noz navires ».

HC 1:22 = Aen. I.562-578, SG « O vous troyens jadis preux et vainqueurs – Se on le pourra en ville ou forest veoir »

Le simple *Teucry*, Troyens, dans l'apostrophe de Didon, est développé par les deux traducteurs. SG est plus modéré que HC en traduisant le passage : « O vous Troyens jadis preux et vainqueurs ». HC loue les Troyens de sa manière habituelle : « O vous tres illustres Troyens, desquelz jadis la magnanime prouesse estoit apte à vous rendre victorieulx ». Les deux vers suivants, 563-564, sont mal interprétés par SG. Il s'agit des difficultés de la nouvelle ville qui obligent Didon à garder les frontières du nouveau pays. SG croit que cela se réfère aux Troyens, et traduit les vers de la façon suivante : « La chose dure et la novalité / De vostre regne a mon cueur incite / Et si me meult sans que plus je retarde / A vous tenir en seure sauvegarde ». HC le suit en s'exprimant ainsi : « la consideration de l'acerbité douloureuse et la recente memoire de vostre regne a poingt et stimulé mon cueur, me provocquant que sans aulcunement differer, je vous tienne en protection et seure garde, pour ce que de ce faire y a juste cause ».

Tous les deux ajoutent une phrase affirmant que chacun doit reconnaître la grandeur des Troyens, « s<'>il n<'>a les sens faillis » selon SG, « s'il n'est allié de sens » dans les mots de HC. Il est à remarquer que HC suit SG dans la traduction de Virgile, vers 1.568, où Virgile emploie la métaphore des chevaux du Soleil pour décrire la distance entre Carthage et Troie, alors que les deux traducteurs parlent de la distance de façon directe. La métaphore expliquée par Servius *ad locum*. *Noto*, au vers 575, est traduite par « vent » par tous les deux, et HC n'a pas profité de l'occasion de faire une digression mythologique ici. Tous les deux soulignent qu'Aceste est un ami, chacun ajoutant une phrase qui présage les événements du Livre IV ; SG : « y eust chassé vostre bon roy Enee / Bien luy seroit ma terre habandonnee », et HC : « Certes estant en ceste region, bien pourroit ma terre sienne nommer, mais puis que

l'adverse Fortune n'a telle chose permise [...] ». HC introduit ainsi la figure de Fortune dans ce passage.

HC 1:23 = Aen. I.579-614, SG « Quant Eneas et achates ouirent – Aux ditz de luy faire telle reprise »
À la fin du discours d'Achate, les deux traducteurs expliquent par des mots supplémentaires la structure de la réplique et le rapport entre l'exposé d'Achate et sa conclusion que tout est en accord avec les paroles de Vénus. Le passage « Le demourant peult seurement courir / Et au surplus assez est veritable / La parolle de ta mere notable » de SG est chez HC devenu « Certes il est en la faculté des aultres d'avec seureté aller, parquoy tu as manifeste demonstrance, que de ta mere notable sont veritab<l>es les parolles ».

Les deux traducteurs sont plus éloquents que Virgile concernant la beauté d'Énée, le *deo similis* (semblable à un dieu) de Virgile devenant respectivement « en ses gestes, contenance<,> membres et face, similitude de creature celeste et pleine de grace divine representoit » (HC), et « Ayant maintien<,> membres<,> gestes et face / D'homme celeste plein de divine grace » (SG). Le vers « Car sa mere ses cheveux avoit paintz » de SG devient chez Crenne « Car la maternelle sollicitude avoit artificiellement donné à ses cheveux une paincture convenable ». On peut noter que HC caractérise l'éloquence d'Énée d'« artificielle », un mot qu'elle emploie souvent pour décrire l'éloquence d'Énée et d'autres personnages, d'habitude dans le sens de « fait avec habileté, avec art ». HC ajoute aussi une phrase qui clarifie le rapport entre la description d'Énée et le fait qu'il commence à parler : « Or estant Énée de si specieuse et excellente beaulté », et elle évoque aussi ses « parolles tres eloquentes » (SG : « telz mots bien parez »).

Le discours d'Énée est développé par SG et HC. Il s'adresse ici directement à Didon, parlant de son caractère : « ta doulceur, urbanité et clemence » (SG : « ta clemence et benigne amytié ») et de son pays comme « tes lieux exaltez » (SG : « tes lieux plus secrets »). Concernant la naissance heureuse de Didon, SG et HC remplacent les questions rhétoriques de Virgile par des propositions affirmatives : « puis que de severité et rigueur y sont exemptez [...] de telle dame avoir en cestuy hemisphere produicte » (HC) ; (« de rigueur exemptz [...] Quant telle dame firent au

monde naistre » (SG)). Une phrase comme « à ceste cause » sert à clarifier la logique du texte.

Les traducteurs excluent souvent les noms mythologiques moins connus ; ici, ce sont les noms de Gyas et Cloanthe qui sont exclus des traductions de SG et de HC. À la fin, ils décrivent le caractère de Didon de façon plus détaillée que ne le fait Virgile. Les vers, de SG, « Quant tel le veit Dydo de sens pourveue / Moults'esbahyt en la premiere veue / Pensant au faict du peril et dangier / Et au maintien de ce povre estrangier / Lors commenca comme tres bien apprinse / Aux ditz de luy faire telle reprinse » ont leur correspondance dans les lignes suivantes de HC : « Et à l'heure Dido qui de sens et discretion estoit garnie, en son premier aspect eust grande admiration de le veoir. Et meditant les dangereux perilz de ce pauvre advene et etranger, contemple sa modestie, grace et contenance. Et apres ceste consideration commença à reprendre le propos proferant ce qui s'ensuyt ». On peut ici noter l'emploi de quelques mots favorisés par HC : « discretion », « modestie », « grace » et « contenance », qui n'ont pas d'équivalents chez Virgile, ni chez SG.

HC 1:24 = Aen. 1.615-630, SG « Filz de deesse ditz quel cas ou quel sort – Donner secours aux piteux et lassez »

Le discours de Didon commence par trois questions chez Virgile. Les deux premières sont changées en des questions indirectes dans les deux traductions. On peut noter que HC donne dès le début plus d'importance aux sentiments de Didon que ne le font Virgile et SG. Chez elle, Didon commence par sa réaction à l'histoire d'Énée : « Assez ne me puis esmerveiller, o noble filz de déesse, meditant quelle peult estre la disposition fatale [...] ». Elle est aussi seule à caractériser Énée comme « magnanime » et à évoquer sa renommée universelle (« celui Eneas dont on bruyt » chez SG).

Tous les deux diffèrent de Virgile dans la description des origines d'Énée. C'est Anchise qui est Dardanien, tandis que le fleuve Simois est phrygien, mais tous les deux décrivent le fleuve comme étant dardanien. Ils ne traduisent pas *auxilio Beli*, à l'aide de Bélus, mais expliquent que Bélus, le père de Didon, a donné Chypre au prédécesseur d'Énée : « et depuis qu'il en eust la possession, il en fait present à celluy Teucer qui vostre predecessaur estoit » (SG : « Puis la donna

quant en fut possesseur / A cil Teucer vostre predecesseur »). Les deux traducteurs omettent les désignations *Pelasgi* et *Teucris* des Troyens, mais ils décrivent plus en détail comment l'un des ennemis des Troyens les a loués, eux et leur ville, devant Didon : « si donnoit il louenge à voz murs belliqueulx, et extolloit fort de vous Troyens les vertus, graces et merites ». Virgile conclut le discours de Didon par le simple *quare agite o tectis, iuvenes, succedite nostris* (entrez sous notre toit, jeunes hommes), tandis que les traducteurs ajoutent quelques mots sur les souffrances des Troyens. Le « Pource doncques vous jeunes malmenez / En mon palais joyeusement venez » de SG est développé par HC en « Ce considerant, je veulx que vous nobles Troyens qui estes tant affligez, reprenez les forces de voz esperitz, et qu'accompaignez de hylarité, et lysesse en mon palais vous transportez ».

HC 1:25 = Aen. 1.631-656, SG « A tant fina lors fait son sacrifice – Là où estoient leurs gens et navigage »

Dans ce chapitre HC suit SG de manière assez proche, mais son récit est plus détaillé dans la description du palais et des sentiments de Didon. Tous les deux expliquent pourquoi Didon envoie des dons aux Troyens qui sont encore sur le rivage, ce qui manque chez Virgile. Ils ajoutent que Didon a envoyé du vin aux Troyens. Nous avons ici un des vers incomplets de Virgile, 1.636 *munera laetitiamque dii*. Ce *dii* a été interprété comme *diei*, du jour, et traduit par « les dons et la joie du jour », mais aussi comme *dei*, c'est-à-dire comme « de dieu ». On trouve chez Servius le commentaire *Liberum patrem interpretatur*, « on l'interprète comme Liber Pater », allusion au surnom du dieu du vin, Bacchus. Il est possible que SG ait lu Servius et que HC l'ait suivi dans cette interprétation.

HC utilise comme nous l'avons constaté plus de mots que SG pour décrire le palais et les salles magnifiques de Didon, mais le suit de façon très proche. Une différence notable entre Virgile et les traducteurs se trouve dans la description du service d'or où les ancêtres sont portraiturez. Virgile souligne leurs actions courageuses, tandis que SG et HC soulignent la présence des regalia (« couronnes et sceptres »).

Dans la description de la façon dont Énée envoie Achate au rivage pour amener Ascagne, on peut noter que HC caractérise l'amour paternel comme naturel, ce

qui manque chez les autres. Elle est plus indépendante par rapport à SG dans sa description des dons qu'Énée envoie à Didon, en faisant commencer la description par l'information que les vêtements étaient un don de la mère d'Hélène, Lédé, et en disant explicitement qu'Hélène avait abandonné son mari. HC suit SG en présentant la raison pour laquelle Hélène mettait sa robe : « quand aspiroit se demonstrier triumpante ».

HC 1:26 = Aen. I.657-689, SG « En ses demeures Venus qui travailloit / pour Eneas – Or te faictz donc diligent et agile »

SG et HC commencent par une transition introductive et explicative, qui prend chez HC la forme suivante : « Cependant que telles choses se faisoient Venus qui pour Eneas assiduelement travailloit, excogita une invention subtile par ars et conseilz nouveaulx que par conjecture elle jugea tres facile d'accomplir ». Virgile dit seulement que Vénus concevait de nouvelles idées dans son cœur. (On notera que Virgile commence cette partie par le petit article *at* qui était un signal pour ses lecteurs que quelque chose de nouveau allait commencer.) Les deux traducteurs précisent les caractéristiques de Cupidon (HC : « Cupido, qui de ses dardz veneficques transfixe les cueurs humains »), désignant le visage du dieu de l'amour comme beau et doux, alors que c'est Ascanius qui est doux chez Virgile, et donnent aussi une description de la façon dont il va se rendre dans la ville.

Tous les deux approfondissent la description des sentiments que Vénus veut inspirer à Didon : l'amour est nouveau et ne peut être éteint que par la mort. HC ajoute : « tellement qu'au cueur delicieux d'elle, nulle tranquillité se retrouve ». Les deux traducteurs expliquent la raison des machinations de Vénus, c'est-à-dire que celle-ci estimait qu'on ne pouvait avoir confiance en Didon : « Ce proposa Venus courtoise et sage / Car bien pensa que femenin courage / Change et varie (SG) ; « Ceste chose determina lors Venus, pource que sçavante estoit pour premediter que la condition foëminine est variable » (HC). Virgile écrit ici *domum timet ambiguum* (elle craint la maison douteuse de Didon). Servius relie ce passage à celui qui contient la fameuse phrase : *Varium et mutabile semper femina* (Aen. 4.569). Servius précise ces mots de Virgile de la manière suivante : *domum timet ambiguum in qua*

habitat mutabilis femina, ut « varium et mutabile semper femina » (elle craint la maison douteuse où habite une femme instable). Il semble possible que SG (et peut-être HC) ait lu ce passage de Servius. Tous les deux rajoutent une explication sur l'intention du discours de Vénus à Cupidon (HC : « et avec une diserte et accommodée narration, de toutes ses raisons luy donna intelligence exprimant ce qui s'ensuyt »).

Dans ce passage, HC suit SG de manière très proche. Tous les deux traduisent *patris summi* (le père souverain), par Jupiter, comme une information aux lecteurs. Dans la description des maux dont Énée a souffert par la main de Junon, on trouve cependant une différence entre les deux. « Dont a esté traicté trop rudement » de SG est rendu par « qui luy a causé traictement par trop acerbe » chez HC. Cela peut naturellement s'interpréter comme le souci qu'elle a de faire varier la langue de SG, mais il paraît plus congru de l'analyser comme une variante textuelle de certains manuscrits de l'*Énéide*, Virgile, 1.668 : *litora iactetur odiis Iunonis acerbae*, là où certains manuscrits offrent le texte *Iunonis iniquae*. Il est malaisé de dire si HC choisit le mot « acerbe » parce qu'elle a consulté un manuscrit contenant cette variante ou si c'est une décision stylistique qui chez elle prévaut, visant à varier la langue de SG. Il faut toutefois faire remarquer que le mot « inique » figure un peu plus tôt dans la même phrase, HC décrivant « l'inicque inimité qu'injustement Juno luy porte ».

On trouve chez HC une emphase sur la relation entre mère et fils qui n'existe pas chez SG, ni chez Virgile. Elle souligne l'empathie de Cupidon pour sa mère, « de sorte que toy mesmes [Cupidon] provocqué de filialle compassion, as esté agité d'extreme tristesse, à l'occasion que tu avoys evidence de ma doloireuse angustie », et souligne aussi que Vénus ne peut pas mettre de côté son inquiétude : « qu'encores n'est en ma faculté de déposer ». Elle ajoute des exhortations à Cupidon d'obéir aux ordres de sa mère, « Lors sera chose urgente [...] tu te recorde [...]. Et ne fault que tu failles d'user de grand diligence, à ceste chose executer ». Cet exemple confirme la propension de HC à mettre en valeur les liens familiaux et l'amour parental et filial. Nous avons déjà constaté que HC souligne le fait que l'amour d'un père pour son fils est naturel (Livre I, ch. 25). Comme SG, elle constate que,

si Vénus ne supporte pas d'écouter le récit douloureux d'Énée, c'est parce qu'elle est sa mère.

HC suit SG dans la description de l'instabilité de Didon et de l'amour fidèle que celle-ci conçoit pour Énée. Quand elle décrit les dons faits à Didon et que Cupidon lui amènera, elle explique qu'ils ont été sauvés de l'incendie de Troie et des ondes dangereuses de la mer, alors que Virgile et SG ont changé l'ordre chronologique, en commençant par la mer avant de mentionner l'incendie. Dans le passage sur le sommeil d'Ascagne, les deux traducteurs évitent les allusions mythologiques de Virgile (Aen. 1.680-681) : *super alta Cythera / aut super Idalium sacrata sede recondam* (sur les sommets de la haute Cythère ou d'Idalie en un enclos sacré (Perret)). HC ne rend pas Aen. 1.684-685, traduit par SG comme « Par une nuit sans autre longue espace / Et de sa sorte propre te assortiras ».

HC finit ce chapitre par une description du dieu Cupidon, un passage qui n'a pas de correspondant ni chez Virgile ni chez SG. Elle avertit les lecteurs de cette addition : « mais préalablement que plus outre du premitié voyage vous declairer, je veulx de sa forme et contenance faire recit ». Elle annonce aussi la fin de l'addition : « Or ayant la forme, gestes et contenances du petit dieu convenablement descripte, reprendrons nostre primitif propos ». Elle mentionne sa source pour cette description, Alexandre Aphrodisée. Il a, au second et troisième siècle après Jésus-Christ, existé un philosophe, Alexandre d'Aphrodisias, connu pour ses commentaires sur les œuvres d'Aristote et dont la première traduction de ses œuvres en latin date de 1495. Il n'est pas vraisemblable que la description faite par HC provienne directement des œuvres d'Alexandre. L'idée, par exemple, que Cupidon ait eu les yeux bandés est, plutôt qu'une conception de l'Antiquité, une pensée médiévale souvent évoquée à la Renaissance⁶. Ceci suggère que les indications des sources chez HC ne sont pas toujours fiables et qu'elle cite probablement souvent des sources de seconde main.

HC 1:27 = Aen. 689-722, SG « Lors à sa mere obeyst Cupido – A non querir jamais nouveaulx amys »

HC commence ce chapitre par une répétition du vers 689 de Virgile, en utilisant cependant des mots un peu différents : « Estant doncques Cupido delibéré d'acquiescer à la requeste maternelle, vers Dido il se voulut transmigrer ». De cette façon, elle renvoie les lecteurs vers le contexte narratif. Elle suit ici SG assez fidèlement, par exemple en précisant que le *altos Idaliae lucos* (les hautes forêts d'Idalie) se trouvent en « isle de Chypre ». Comme d'habitude, HC ajoute une note expliquant les références mythologiques, précisant que Chypre, aussi appelée Paphos, était consacrée à Vénus. Elle renforce la description de Chypre, le lieu de repos d'Ascagne, ajoutant des détails qui confèrent un caractère de *locus amœnus* à cet endroit :

[...] qui estoit toute tapissée de fleurs odoriferentes et plantes aromaticques. Aussi y eut grande multitude d'arbres : la plaisante verdure desquelz, rendoit ung gracieux umbre, qui fut apte à impartir à Ascanius ung delicieux repos : Car en ce lieu doulx et pacifique la déesse le posa, où long temps furent ses delicatz membres de somnifere puissance occupez.

HC suit SG en établissant une différence de hiérarchie entre Énée et ses camarades. Virgile dit seulement (vv. 699-700) qu'Énée et les jeunes hommes troyens sont placés à la table de Didon. Il attribue la qualité de *pater*, père, à Énée ici comme dans d'autres parties de son texte. SG précise le sens du mot *pater* en le traduisant par « Ja fut le siege du triumphal honneur / Faict por Énee comme chef gouverneur / Et puis apres la Troyenne jeunesse / Fut colloquée selon son ainseesse ». Par-là, il le place à un rang social qui semble estimable au regard de son époque. HC le suit dans son texte : « Aussi fut préparé à Eneas excellent et tres honorable siege, où comme gouverneur et superieur des aultres presidoit, puis consequemment la jeunesse Troyen<n>e fut selon sa dignité colloquée. »

La description de la manière dont la table est mise par les esclaves est plus simplifiée chez HC que chez Virgile et SG. HC et SG donnent en revanche plus de détails que Virgile dans leur description des actions

⁶ Voir Erwin Panofsky, *Studies in Iconology : Humanistic Themes in the Art of the Renaissance*, New York, Harper & Row, [1972] 1977. Voir aussi notre introduction (Cupidon), où nous comparons le texte de Crenne avec une traduction du texte d'Alexandre d'Aphrodisée datant du XVI^e siècle.

des femmes esclaves, seulement appelées « jeunes femmes » per Virgile. En s'inspirant de SG, HC écrit :

[...] cinquante femmes de jeune âge, qui s'estudioient de disperser les delicieulx vins, desquelz estoit telle l'excellence, qu'au Nectar de Juppiter se pouvoient equiparer. Les predictes dames faisoient aussi diligence de parfumer d'odeurs bonnes et souefves fleurantes leurs dieux privez : Car c'estoit leur office [...].

Elle est seule à expliquer le mot Nectar dans une note et à décrire les cent femmes qui servent à table comme « doulces, modestes et gratieuses ». C'est un de fréquents exemples de sa velléité à ajouter des caractéristiques de beauté et de modestie quand elle décrit les femmes.

SG et HC ajoutent que les dons d'Énée sont sauvés des drames en mer, mais omettent deux vers de Virgile (vv. 707-708), où celui-ci décrit comment les Tyriens arrivent et s'installent sur les banquettes brodées. Ils expliquent que Cupidon est déguisé en Iule (Ascagne). La traduction de HC de *simulata verba*, traduit par « ses parolles fainctes » chez SG, diffère fortement. HC emploie ici, comme dans d'autres passages, le mot « melliflue » : « sa simulée prononciation de melliflue doulceur », ce qui souligne encore la ruse de l'approche.

Les deux traducteurs sont d'accord dans la description de la façon dont Didon est trompée par Cupidon, mais seule HC souligne qu'une influence divine est à l'origine des malheurs de Didon : « la royne à qui infœlice influxion celeste propinoit une pestifere anxieté future ». Les deux traducteurs développent l'expression succincte de Virgile, *ardescit tuendo* (elle est en flammes par ce qu'elle voit). Dans un passage, le texte de HC est plus proche de Virgile que ne l'est SG. Virgile écrit, parlant de Cupidon et de Vénus : *at memor ille matris Acidaliae*, (il pense à sa mère acidaliennne). SG traduit ce passage ainsi : « Cil Cupido ayant en souvenance / Ce que Venus luy dict par convenance », alors que HC écrit « Mais Cupido estant bien memoratif des parolles maternel<l>es ». Le choix de paroles ici (memoratif, maternelles) suggère que HC a consulté le texte de Virgile et choisi de suivre son texte plutôt que celui de SG. Nous avons aussi déjà constaté que HC préfère mettre l'accent sur les liens familiaux (cf chapitre 26).

HC 1:28 = Aen. 1.723-747, SG « Quant furent plains de viandes notables – faisoient ensemble une commune dance »

SG et HC approfondissent tous les deux la description de la fête, mais HC est seule à expliquer pourquoi on sert plus de vin : « pour de telles souefves liqueurs la soif repulser ». Elle a comme d'habitude recours à la mythologie pour indiquer le moment de la journée, « l'heure pour la retraicte de Phœbus ». Tous les deux décrivent la façon dont Didon prend la coupe de son père dans sa main, mais seulement HC décrit la main comme « delicate ». C'est un autre exemple de la manière de HC d'ajouter des détails flatteurs sur l'apparence féminine (cf chapitre 20).

HC et SG introduisent tous les deux des élucidations dans le discours de Didon, par exemple concernant la relation entre les Tyriens et Jupiter. HC est seule à préciser la relation entre Didon et Junon, « sa préeminence à nostre auxiliation et ayde je invocque, luy referant les sempiternelles graces qui en nostre faculté consistent ». Ni elle ni SG ne traduisent 1.733 *nostrosque huius meminisse minores* » (que nos enfants se souviennent de ce jour). Chez Virgile, Didon ne fait que toucher la coupe avec ses lèvres, alors que SG et HC précisent qu'elle vide la coupe et s'en trouve transportée de joie.

SG et HC explicitent le but du chant de Iopas, et précisent que le son en est harmonieux (chez HC aussi mélodieux). Le rôle d'Atlas est changé chez les traducteurs : chez Virgile il est le maître de Iopas (ou de l'art de faire sonner la cithare si on suit la variante textuelle *quae*), mais chez SG et HC, il chante après Iopas. HC ajoute l'adjectif « melliflue ».

HC 1:29 = Aen. 1.748-756, SG « Et ce pendant Dydo trop simple et folle – en griefz labeurs et desplaisirs amers »

Dans ce chapitre HC fait trois additions qui soulignent le caractère de Didon, et le danger que la passion représente pour elle : « à qui la simplicité estoit à l'heure ennemye », « et estant son tendre cueur alteré par une chaleur vehemente », « qui luy estoit non seulement inutile, mais tres dommageuse ». Elle fait aussi trois additions pour louer Priam (« tres illustre »), Hector (« la fleur magnanime de chevalerie le tres puissant ») et Troie (« l'inclyte et populeuse cité »), respectivement.

On voit ici encore un exemple de son inclination à porter aux nues toutes choses troyennes et à étoffer le portrait de Didon.

Le chapitre finit chez les traducteurs par une exhortation qui ne figure pas chez Virgile, Didon incitant Énée à faire état, sans rien omettre ou cacher, de tous les événements qu'il a vécus.

SECOND LIVRE

HC 2:1 = Aen. 2.1-13, SG « Lors se teurent et tous prestant l'oreille – puis qu'il te plaist le faict commenceray »

HC continue à faire des amplifications du texte latin, servant à rendre la description plus vivante. Elles ont pour double fonction d'élucider le texte et de l'embellir, et constituent une interprétation de la part de la traductrice. Dans ce passage, les amplifications de HC sont plus ou moins les mêmes que celles de SG (même si les mots ne sont pas identiques) : ce qu'Énée va raconter est « chose tant admirable », relaté « avec discretion et contenance », d'où il ressort que la destruction de Troie est un « triste et sçelere faict ». Ni elle ni SG n'ont traduit *quorum pars magna fui* (et à laquelle j'ai pris une grande part, trad. Maurice Lefaure⁷), mais décrivent la destruction comme étant, du point de vue d'Énée, « de toutes mes pertes la plus extreme » (HC). Les myrmidones et les dolopes ne sont pas inclus dans les traductions. SG a retenu « cruel Ulixes », tandis que HC écrit « les crudelitez d'Achilles ».

HC 2:2 = Aen. 2.13-56, SG « quant les gregeoyz par trop longues journées – Et de Priam se querroit la puissance »

SG et HC racontent une version un peu différente de celle de Virgile : les Grecs sont fatigués de la longue guerre et veulent rentrer en Grèce, mais sont ramenés vers Troie à cause des vents contraires. Cela semble être une élucidation du texte *fatis repulsi* (repoussés du destin) de Virgile. Les deux traducteurs expliquent ainsi le *votum pro reditu* de Virgile : le cheval est un don à Pallas, sans l'assistance de laquelle ils ne peuvent

pas retourner en Grèce. La description de l'intérieur du cheval est plus brève chez HC que chez Virgile (et SG), qui fait une espèce de réitération dans sa description. Le portrait de l'île Ténédos est enrichi d'une référence à la fécondité de celle-ci, un exemple de *locus amœnus* (SG et HC). HC amplifie la description du détour par Ténédos comme étant fait « d'ung vouloir unanime » (SG « par commun accord »). En ce qui concerne la précision de Virgile expliquant que les Grecs sont rentrés à Mycènes, on note que le nom de la ville est remplacé par « Grèce ». HC (mais non pas SG) décrit le vent de Virgile comme « les vents d'Eolus ». Elle répète l'adjectif « cruel » pour qualifier Achille, et décrit la tente de celui-ci comme un « pavillon magnificque » (une précision qu'on ne retrouve pas chez SG). SG et HC ajoutent que le cheval devait être placé dans un lieu « très apparent et eminent » (SG : « haulte court et eminent pinacle »). HC (et SG) explique pourquoi entre autres Capys veut percer et sonder le ventre du cheval : « tout à travers l'on le debvoit transfixer pour faire experience si nulz des Gręcz estoient frauduleusement occultez dedans ses latebres ».

Laocoon est par HC caractérisé comme « remply de vertueuse prudence » (il y a une description pareille chez SG). Peut-être jugeait-elle nécessaire d'expliquer à ses lecteurs qui était ce prêtre troyen. On peut observer la même chose à propos d'Ulysse qui est présenté comme l'initiateur « d'innombrables<s> malefices et cautelles » (pareil chez SG). Dans la prière de Laocoon, HC évite le mot *equus*, qu'elle traduit par « chose si suspecte », suivant par là la version de SG mot à mot.

HC explique, de façon plus détaillée que SG, ce qui se passe pour ceux qui se trouvent dans le cheval.

La description de Troie est amplifiée à l'aide de mots de louange, HC se fiant à SG presque textuellement.

HC 2:3 = Aen. 2.57-68, SG « Que diray plus durant ce grief insulte – Parler se print comme à voix despourveue »

HC commence ce chapitre par un *excursus* sur la méchanceté de la Fortune, en discours direct. Cela ne figure ni chez Virgile, ni chez SG.

⁷ Virgile, *Énéide*, Traduction de Maurice Lefaure, revue par Sylvie Laigneau, édition présentée par Sylvie Laigneau, Paris, Le Livre de Poche, 2004.

Tout comme SG, HC fait des amplifications du texte : le captif dit qu'il est l'ennemi des Grecs et qu'il s'est enfui parce qu'il avait peur d'eux, et que le stratagème avait été formé depuis longtemps. HC ajoute aussi (avec SG) un appel fait par Énée à la pitié de Didon. Ni SG ni HC ne traduisent Virgile 61-62.

HC 2:4 = Aen. 2.69-76, SG « Las quelle terre ou quelle mer me tient – Ce que s<'>ensuyt faignant moindrir sa peine »

Dans ce passage, HC suit SG de manière très proche, en utilisant les mêmes, ou similaires, mots. L'amplification consiste seulement en une addition précisant que le captif prétend que sa peur disparaît (HC et SG).

HC 2:5 = Aen. 2.77-147, SG « O roy puissant je te confesseray – Luy dire ainsi par parole amyable »

Dans ce chapitre, HC commence son récit de manière plus éloquente que ne le fait SG. Elle fait louer le roi Priam par Sinon (le captif) par des mots comme « ta clemence et urbanité », « ta magnitude ». Ce choix de mots dans ce contexte est en harmonie avec la dédicace de la part de HC de son œuvre à François Ier. Elle ajoute une note qui explique le nom de Grèce comme venant d'un roi Grec, ajoutant une référence à Isidore 14. On retrouve effectivement cette information dans *Etymologiae*, livre 14, chapitre 4, où Isidore écrit : *Graecia a Graeco rege vocata*. SG et HC omettent les mots de Virgile indiquant que Palamède est injustement accusé, qu'il faisait partie du conseil des rois (*regum vigeat consiliis*) et que la méchanceté d'Ulysse était connue. Les mots laconiques de Virgile, *nec tacui demens* (fou que j'étais, j'ai parlé), sont amplifiés par des termes qui dépeignent les sentiments de Sinon. HC est plus détaillée que SG, en parlant de la divine mansuétude et félicité du retour de Sinon. Ils clarifient tous les deux le sens des mots *voces ambiguas* de Virgile (des mots ambigus) en faisant appel aux notions de crimes et de délits, et expliquent que Calchas a obtenu des réponses des dieux.

L'interprétation de SG du v. 106 de Virgile change en partie le sens de ce passage ; HC suit quant à elle la traduction de SG. Là où Virgile exprime un souhait de la part de Sinon (*fecissent utinam !*), SG ajoute : « Et pleust à dieu que ainsi eussent ilz faict », et HC : « Que pleust à la divine clemence qu'ainsi l'eussent

peu faire ». HC ajoute que les Grecs estimaient que « l'heure de [leur] extermination fut prochaine », SG se contentant de dire que « tous cuydames estre mis à l<'>envers ».

HC explique la fonction de l'oracle de Phébus (il n'y a pas une similaire précision chez SG). Le passage sur le sang et le meurtre d'une vierge est amplifié par tous les deux, HC ajoutant une note expliquant le sacrifice d'Iphigénie.

HC explique la fonction de Calchas (« qui pour être augure s'entremettait de vaticiner et prédire »), un passage qui n'a pas d'équivalent chez SG.

Tous les deux ajoutent que Sinon était condamné, « sans avoir quelque malefice perpetré » (HC), HC rapportant que sa mort aurait été « cruelle et ignominieuse ». Tous les deux expliquent aussi les mots latins qui sont liés au sacrifice : les herbes salées, et les *vittae* ; ils n'ont pas compris la fonction de ce ruban mais l'expliquent comme des pièces d'étoffe pour couvrir la nudité de Sinon. Dans la description de la fuite de Sinon, HC exprime plus d'émotions que ne le fait SG (et Virgile). Chez les deux traducteurs, Sinon se cache dans la « profondeur » du lac et non parmi les roseaux ; tous les deux indiquent que ce personnage regarde les étoiles. HC ajoute une phrase sur l'acéribité de Fortune qui empêche Sinon de revoir sa patrie.

HC est seule à parler du « tres illustre roy », alors que la louange de l'humanité de celui-ci est présente aussi chez SG. Dans la description de la libération de Sinon, HC parle de « l'urbanité et clemence de la majesté royale ». L'expression « le roy trop miserable » chez SG est développée en « le tres noble roy ignorant sa future misere » par HC.

HC 2:6 = Aen. 2.148-153, SG « Quel que tu soys laisse tous ces regretz – ses yeulx / va dire : »

HC ne traduit pas *quis auctor* (SG : « Qui est celluy qui tel l<'>a assorty »). Elle interprète *quae religio aut quae machina belli* de façon plus large que SG, qui suit Virgile de façon assez proche ici. Elle ajoute aussi une question de la part de Priam, qui veut savoir s'il y a quelque chose de suspect quant au cheval. L'expression *dolis instructus*, de Virgile, a un double sens : être de façon générale versé dans les ruses, mais aussi être instruit à cette occasion. HC (mais non SG) donne les deux possibilités. Elle ne traduit pas

le passage expliquant que Sinon est libéré des chaînes (SG : mains affranchis), mais suit SG en affirmant que Sinon lève non seulement les mains, mais aussi les yeux vers le ciel.

HC 2:7 = Aen. 2.154-194, SG « O feux immortelz et durables – Mises au bout de ces choses fatalles »

Virgile évoque les étoiles avec les mots *vestrum numen*, ce qui est devenu « Vous dieux Troyens » chez SG et HC. HC appelle, comme à son habitude, « noble Troie » la fameuse ville. Elle omet la traduction du passage *si vera feram, si magna rependam* (je vais te dire la vérité et m'acquitter largement vers toi (Perret)), inclus par SG. Elle fait aussi une introduction au récit de Sinon, cette introduction ne se trouvant pas chez Virgile, ni chez SG, qui dit seulement « Sachez seigneurs ». La description de Tydée et d'Ulysse est développée chez HC par la phrase « estant du tout inveterez en excessive malice » (un passage qui n'existe pas chez SG). Ni SG ni HC ne traduisent *manibus cruentis virgineas ausi divae contingere vittas*, « de leurs mains sanglantes ils ont osé toucher les bandelettes virginales de la déesse » (Perret). HC souligne plus que SG la culpabilité des deux Grecs en parlant de leurs « crimes enormes et execrables ». SG et HC donnent une image de la déesse comme ayant les cheveux en feu. Tous les deux disent qu'elle tient une palme dans la main droite et non un bouclier (*parma*) comme chez Virgile. Ils semblent ainsi avoir utilisé une version de l'*Énéide* qui dit *palma*, non *parma*, au vers 175. Il n'y a pas trace de cette version dans les éditions modernes de l'*Énéide*, et la combinaison de *parma* avec *hasta* (lance) semble en outre plus logique. On voudrait bien savoir si, d'abord, SG a fait une erreur de lecture (on trouve « palme » dans le manuscrit édité par Dugaz aussi).

SG et HC expliquent l'identité de Calchas et détaillent la possibilité des Grecs de vaincre Troie, mais omettent la traduction de *quod pelago et curvis secum avexere carinis* (qu'ils avaient emportée avec eux sur la mer). Ils expliquent aussi le *antiqua sub religione* de Virgile en nommant Pallas – une clarification pour les lecteurs. La malédiction contre Calchas n'est pas traduite, et les deux traducteurs expliquent, d'une manière différente par rapport à l'*Énéide*, les dangers

que courent les Troyens ; alors que Virgile précise qu'ils vont vaincre les Grecs en Grèce s'ils acceptent le cheval, SG et HC prétendent qu'ils seront vaincus par les Grecs s'ils ne l'acceptent pas.

HC 2:8⁸ = Aen. 2.195-249, SG « Par telz motz faitz dont celluy devisoit – feismes sonner par temples et moustiers »

Dans l'introduction de ce chapitre, HC explicite les misères des Troyens, soulignant que c'est la cruelle Fortune qui travaille contre les Troyens. Selon SG et HC, Laocoon a fait un autel pour le sacrifice à Neptune (chez HC « ung tres sumptueux autel »), mais ils omettent le fait qu'il était en train de sacrifier un taureau. Dans la description des serpents, SG et HC ajoutent que ceux-ci semblaient vouloir inférer une « guerre dangereuse et mortifere » (HC) ; « mortelle guerre » (SG). Chez HC, ils poussent des cris de lamentations, ce qui n'est pas explicité chez SG. SG et HC ajoutent tous les deux qu'il ne restait que les os des enfants de Laocoon après l'attaque des serpents, mais c'est seulement HC qui décrit leur mort comme « ignominieuse et cruelle ». La mort de Laocoon est moins détaillée dans les deux traductions que chez Virgile. Ni SG ni HC ne traduisent le fait que Laocoon cherche à aider ses enfants. Chez SG, il a un glaive, mais pas chez HC. Tandis que Virgile explique seulement que les Troyens font tomber les murs, SG et HC expliquent pourquoi c'était nécessaire. Chez SG, Troie est seulement « digne », mais chez HC la ville est « tres inclyte et magnificque ». Tous les deux ajoutent des détails dépeignant la joie des enfants, et décrivent le déplacement du cheval à travers les rues. Ils ajoutent aussi la phrase, « certes il n'y a plus à vostre salvation remede » (presque la même chose chez SG), mais omettent que le cheval s'est arrêté quatre fois sur le seuil.

S'agissant de Cassandre, HC explique, dans une note sur le personnage, pourquoi les Troyens n'ont pas cru sa prophétie.

Tous les deux amplifient la description de la joie des Troyens et de la décoration de la ville.

⁸ Dans le texte incorrectement indiqué comme chapitre IX.

HC 2:9 = Aen. 2.250-276, SG « Entre les dieux et sur leurs grans aultiers – Les nefz gregoyes et en la mer enfondre »

HC ouvre ce chapitre par une description mythologique qui n'existe ni chez Virgile, ni chez SG. Les noms des chevaux de Phébus sont précisés en note. Il semble ici que HC aspire à montrer sa connaissance de la mythologie antique. Elle continue par plaindre les Troyens qui, « accoustumez d'estre vigilans sur l'altitude des murs pour inferer aspre guerre », pensaient qu'ils étaient en sécurité cette nuit-là. Lorsque Virgile et SG expliquent que les Grecs s'approchent sous le propice clair de lune, HC a recours à une figure mythologique pour signifier la lune : « la splendide fille de Lathone ». Là où Virgile et SG parlent du vin, HC écrit « bénéfice du Bacchus ». Elle ajoute aussi le nom du charretier d'Achille et une description de son maniement des chevaux, qui n'existe pas chez SG. Tout semble être présenté pour souligner l'érudition classique de la traductrice.

Quand les Grecs s'approchent, SG et HC font voir aux Grecs qui se trouvent dans le cheval le feu des navires, et non seulement à Sinon comme chez Virgile. Quand ils descendent du cheval, HC ajoute une explication : « pource sans dilation voulans executer leur detestable entreprise », ce qui constitue un exemple du dénigrement des Grecs dans le texte de HC.

Dans ce chapitre, SG et HC utilisent certains noms grecs qui diffèrent de ceux employés par Virgile. Acamas est devenu Athamas, et Neoptolemus, avec l'épithète *Pelides* (fils du Peleus), est devenu « Pelydes dit Pyrus » chez SG, « Pelides dict Pyrrhus » chez HC.

L'expression « Et comme je vous ay predict » semble être un ajout fait par HC.

La description d'Hector en tant que louange de ce héros se retrouve partout chez HC, mais pas chez SG. Hector a « son victoreux corps », « sa force virile et magnanimité de cuer », et le chapitre finit par un panégyrique d'Hector qui n'a pas de contrepartie chez Virgile, ni chez SG.

HC 2:10

Tout ce chapitre est une interpolation faite par HC, où elle présente différentes versions de la mort d'Hector, en nommant ses sources : Darius de Phrygie, Dictys de Crète, Guyon de Coulomne, Homère. La perfidie

d'Achille est soulignée, et la louange d'Hector est renforcée. Elle lui attribue les quatre vertus cardinales : la prudence, la tempérance, la force d'âme, la justice. Il faut considérer cette interpolation comme une partie de la louange de François Ier de la part de HC, et la lire comme une continuation de la préface dédiée au roi.

HC 2:11 = Aen. 2.277-297, SG « Celluy avoit ores en toutes pars – En grant splendeur ne scay en quelle part »

Dans ce chapitre, HC souligne plus que ne le fait SG le pauvre état du corps d'Hector et la cruauté d'Achille. Elle explique la cause des larmes d'Énée. Tandis que SG traduit *morae* par « demeures », HC triple les synonymes de ce mot : « demeures, empeschemens, ou insidiations ». Tous les deux ajoutent quelques mots sur la douleur qu'Énée ressent en voyant Hector blessé, mais HC est plus explicite que SG. Les deux traducteurs ajoutent qu'Énée attend la réponse d'Hector, et que ses soupirs sont accompagnés de larmes. Le simple *sat patriae Priamoque datum*, (c'est assez donné à la patrie et à Priam (Perret)), est élucidé par les deux traducteurs à l'aide des symboles du royaume de Priam, mais HC a ajouté une « couronne » au sceptre de SG.

Le discours d'Hector est plus élaboré chez SG et HC, et cette dernière lui fait aussi dire que « quant à moi, toute esperance est perdue ». Tous les deux présentent les dieux de Troie comme agissant pour et aidant Énée. Tous les deux décrivent aussi comment la fin des voyages d'Énée va offrir du repos et de la tranquillité, un indice de *locus amoenus*. Chez tous les deux, Hector disparaît simplement avec « grande splendeur », tandis qu'il emporte l'image de Vesta et le feu éternel de son temple chez Virgile.

HC 2:12 = Aen. 2.298-335, SG « Ce temps pendant fut la cité meslee – que nul n<y> voit que coups de poi[n]cte ou taille »

SG et HC ajoutent des épithètes au mot « jardins » (« plaisans et delectables » chez HC, « beaulx et gentz » chez SG). SG traduit *excitior somno* avec « du sompne ... Je me levay esbahy et confus », tandis que HC remanie la phrase : « tout esmerveillé et confuz à mon lever donnay principe ». Dans la description du feu qu'Énée voit, SG et HC ont changé le récit de Virgile en écrivant que ce sont des paysans qui ont démarré

le feu. HC est la seule à introduire une connotation mythologique en mentionnant la déesse Cybèle avec l'agriculture. Elle est aussi seule à employer un *locus amœnus* (« l'amène et delectable champagne »). Dans la description du pasteur qui écoute le son du feu, SG ajoute qu'il « dit bien triste chanson », ce qui rime avec le « son » qui termine le vers suivant. HC constate quant à elle que le pasteur est « agité d'extrême tristesse ». Comme toujours chez elle, les Grecs sont dénigrés et les Troyens font l'objet de commisération. La description de la propagation du feu de la maison de Déiphobe et de sa richesse est similaire dans les deux versions ; tous les deux traducteurs ont le nom Deucalion, à la place de Ucalegon⁹. Il est vraisemblable que c'est le nom plus connu de Deucalion dans les *Métamorphoses* d'Ovide qui a produit cette orthographe.

La dépendance de HC à l'égard de SG est évidente dans la phrase « A ceste cause n'y avoit plus de logis que bien petite apparence » (SG : « Et tellement par dessus surmontoit / Que le logis bien petit se monstroît ») et aussi dans le fait que le *freta lata* de Virgile est rendu par « la mer et tous les portz » chez tous les deux. Les vers 314-317 de l'*Énéide* sont développés par les deux traducteurs. Le passage *nec sat rationis in armis* (il n'est pas rationnel de prendre les armes) semble être mal compris par les traducteurs qui le rendent de la façon suivante : « pas souvent n'est usé de raison en tel exploit » (HC ; similaire chez SG). En général dans cette partie, SG suit le texte de Virgile de manière plus proche, tandis que HC semble élaborer et élucider le texte de SG. Tous les deux ajoutent toutefois plusieurs détails au texte de Virgile, particulièrement dans le discours direct. Comme d'habitude, HC rajoute des épithètes pour souligner la perfidie des Grecs.

Les deux versions changent le *angusta viarum*, les rues étroites, de Virgile, à l'opposé : « les fortes voyes et les spacieuses rues » chez HC.

HC 2:13 = Aen. 2.336-391, SG « Quant eut ce dit je me vouay aux dieux – Car plus ne sont foibles noz fors gendarmes »

HC développe la description d'Énée en ajoutant « en grande humilité de cuer » et en triplant les vœux aux dieux (« vœulx, recommandations et prieres ») que SG a introduits. La lune chez Virgile et SG est chez HC représentée par « la déesse Proserpine », avec une note explicative. Les noms des gens diffèrent en partie dans les deux traductions : Epytus chez Virgile est devenu Yphitus chez SG¹⁰ et HC, tandis que Dymas est devenu Dyamas chez SG. La phrase « qui par leur magnanimité [...] continuelles molestes » de HC vient du texte de SG. Le nom Chorebus (Corèbe) est correct chez HC et aussi chez SG dans l'édition de 1540¹¹. Cassandre n'a pas d'attribut esthétique manifeste chez Virgile ; « la belle Cassandre » de SG est devenue une phrase entière chez HC, « Cassandra, qui de pulchritude estoit remplye ». Les deux traducteurs disent que Chorebus mourut, ce qui n'est qu'indirectement présenté par Virgile. La phrase *audentem certa sequi* (si vous avez la volonté de me suivre dans mon audace), n'est pas incluse dans les deux traductions. Dans l'exhortation d'Énée aux camarades, HC introduit le nom d'Atropos (une des trois *moiræ*) qui n'est pas mentionné par Virgile, ni par SG. La phrase « où les plus grands et enormes coups se donnent » de HC vient de SG (qui écrit seulement « les grans coups »). Tous les deux expliquent l'effet des ténèbres, que Virgile laisse soupçonner aux lecteurs. HC est seule à évoquer des auteurs romains comme une réponse à la question rhétorique de Virgile, sans doute une manière de montrer son érudition classique. Elle exalte les Troyens avec le qualificatif « noble sang ». SG, et après lui HC, ont mal compris la formule de Virgile *alii rapiunt* de Virgile (d'autres [Grecs] dépouillent la cité), en indiquant à la place que ce sont les Troyens qui enlèvent les biens.

Dans la métaphore du serpent, HC le fait crier, tandis que SG écrit « De despit sible et tasche courir sus ». La phrase *arma dabunt ipsi* (eux-mêmes nous

⁹ Ucalegon dans le manuscrit édité par Dugaz.

¹⁰ Phytus chez SG dans l'édition de 1509.

¹¹ L'édition de 1509 donne cependant la forme Thorebus. Dugaz constate que dans les éditions ultérieures à celle-ci, il y a Chorebus (voir Dugaz, « *Édition critique des livres I et II de l'Énéide* » op. cit., p. XIII, pour les différentes versions).

donneront des armes) est dotée d'une motivation chez SG et HC.

HC 2:14 = Aen. 2.391-402, SG « Quant eut ce dict incontinent sans doubte – Quant dieu veult l'homme destruyre ou defier »

HC fait une de ses allusions mythologiques en décrivant la mort d'Androgée comme étant occasionnée « par l'inconvenient d'Atropos ». La pâleur d'Androgée est décrite en triplant l'adjectif simple « palle » de SG, ce qui donne « descoulouré, piteux et palle » chez HC. La description de Virgile des Grecs qui se cachent dans le ventre du cheval fait l'objet d'une adjonction par les deux traducteurs, chez SG à l'aide d'une comparaison avec un larron (voleur) qui se cache dans une « spelunque » ou un « antre » ; chez HC : « tout ainsi que le delinquant larron subtilement entre en la fosse ou spelunque ».

HC 2:15 = Aen. 2.403-436, SG « En ce conflict et bataille enflammee – Avoit blessé moult fort en cest excès »

Le portrait de Cassandre est développé par les deux traducteurs, HC étant plus expressive dans sa paraphrase : les cheveux de Cassandre sont « resplendissans », les yeux « siderez et irradians », les mains « polides et blanches », les bras « delicatz ». HC donne une explication concernant les cheveux épars (« en signe d'angustieuse douleur ») et les mains serrées (« de sorte que toute sa pristine liberté estoit captive »), une précision qui se ne trouve pas chez SG. HC ajoute aussi que Cassandre pleure abondamment et que la cruauté contre celle-ci provoque la commisération d'Énée, une affirmation qu'on ne retrouve ni chez Virgile, ni chez SG. Les deux traducteurs sont plus prolixes dans leurs descriptions de l'attaque de la part des Troyens contre Énée et ses compagnons, provoquée par le fait qu'ils portent des boucliers et des casques grecs. Ils ajoutent que les clairons (« buccines ») excitent le courage. Les noms des différents vents et de Nérée, le dieu de la mer, sont omis par SG et HC. Dans la description du dévoilement des Troyens déguisés en Grecs, les deux traducteurs ajoutent que la malice (HC utilisant trois synonymes pour décrire celle-ci) est « chose naturelle » chez les Grecs. HC continue à dénigrer ceux-ci, et ajoute que c'est par une adverse

Fortune que les Troyens sont mis à mort. Elle omet l'éloge de Rhipée, inclus chez SG. Dans l'évocation des flammes, Virgile parle de *flamma extrema meorum*, le dernier bûcher des miens, ce qui est par les deux traducteurs transformé en la « Consumption de toutes joyes myennes » (SG) et « qui de toutes mes hylaritez estes consumatrices » (HC). Ils décrivent Iphitus comme un homme sage (il est selon HC « tres prudent et discret »).

HC 2:16 = Aen. 2.437-468, SG « Tantost apres clameur trop desloyalle – que l'ung ne quist pour faire à l'autre offence »

SG et HC renforcent la beauté du palais de Priam, HC parlant de sa « structure magnifique », « tant louée et collaudée », « les excellences tant exaltées ». Ils ne traduisent pas le mot *testudine* (tortue), qui désigne la manœuvre militaire d'une cohorte protégée par un « toit » de boucliers. La combinaison « boucliers et dardz » suppose qu'ils ont utilisé une version du texte de Virgile qui dit *clipeos ac tela*, non *clipeos ad tela*. *Ac* est réfuté par Servius, ce qui indique qu'ils n'ont pas consulté le commentaire de Servius concernant ce passage.

Tous les deux donnent des détails sur ce que les Troyens jettent aux Grecs. HC est seule à donner l'épithète « malicieulx » aux Grecs. L'expression *extrema in morte* (sur le seuil de la mort) est transformée par les deux traducteurs en sorte que la défense de soi-même devient une défense de l'honneur de Priam, la « deliberation de conserver l'honneur du calamiteux Priam jusques à l'ultime extremité de la mort » (HC), cette interprétation ne correspondant pourtant pas au texte de Virgile. Le vers 452 chez Virgile (*auxilioque levare viros vimque addere victis* (à soutenir et aider les hommes, et donner de la force aux vaincus) n'est pas traduit. Virgile décrit une porte qu'Andromaque utilisait pour se rendre seule ou avec Astyanax chez les grands-parents, et qu'Énée franchit. Les traducteurs précisent en revanche qu'Andromaque s'est réfugiée dans son appartement avec ses dames d'honneur et que, voyant cela, Énée monte sur la tour. HC ajoute l'épithète « nobles » et « la tres fameuse cité » pour Troie et les Troyens. HC ajoute un détail mythologique en disant que les Grecs furent contraints de « l'obscur et caligineux royaulme Plutonique visiter », avec une

note explicative sur Pluton. À la fin du chapitre, Virgile dit que de nouveaux Grecs avaient remplacé leurs camarades morts, tandis que SG et HC soulignent l'activité réciproque des Troyens et des Grecs.

HC 2:17 = Aen. 2.469-506, SG « Durant l<'>assault que si dur on faisoit – Chascun des grez d<'>y monter se penoit »

La métaphore du serpent qui mue au printemps a été altérée chez SG et HC. Tandis que Virgile décrit comment le serpent lève la tête et fait vibrer sa langue, les traducteurs décrivent sa queue émaillée. La description relativement réaliste, chez Virgile, des mouvements du serpent, est remplacée par la description d'un animal fantastique.

Le nom Automédon est changé en Anthomedon¹² chez SG et en Anthumedon chez HC. *Scyria pubes*, les descendants de Deidameia, princesse de Skydon, est devenu « les jeunes Syriens » chez SG. SG n'a probablement pas compris l'adjectif, HC s'est contentée de le copier. La description de l'intérieur du palais est plus élaborée chez les deux. HC ajoute aussi que les cris des femmes s'entendaient de « la chambre où la royne s'estoit reduite ». Là où SG dit que les femmes craignaient la mort prochaine (ce qu'on ne trouve pas chez Virgile), HC cite le nom d'Atropos au lieu de la mort. Sa description des femmes épouvantées est plus élaborée que celle de SG : elles pleurent en abondance et se défigurent le visage. HC omet la description de leur façon d'embrasser les montants des portes, couvrant ceux-ci de leurs baisers (ce qui est traduit par SG). Comme d'habitude, elle ajoute des qualificatifs péjoratifs aux Grecs : le « cruel Pyrrhus », « ignominieusement », « sans [...] compassion ».

La métaphore du fleuve est encore développée par les deux traducteurs, avec plus de détails : *Furentem caede Neoptolemum* (Néoptolème en proie à la fureur du meurtre (Perret)), est traduit par les deux de manière que le sens soit expliqué. La description du palais royal est plus élaborée. La dernière partie du chapitre n'a pas d'équivalent chez Virgile, qui dit seulement que « tu veux peut-être savoir quelque chose sur le sort de Priam ». La description des derniers moments de Priam est la même chez SG et HC.

HC 2:18 = Aen. 2.507-524, SG « Et se tu veulx scavoir dame royale – Ensemble au moins aymerons mieulx mourir »

Le portrait de Priam est développé : alors que chez Virgile il ne fait l'objet que d'une simple description, SG et HC décrivent en revanche ses émotions. HC a ajouté la phrase « non sans juste occasion » à la description « entre peur et grand doute » fournie par SG. On peut interpréter cela comme une tentative de sauver la réputation de Priam, le père d'Hector. Virgile ne dit rien de la peur de Priam, ce qui signifie que c'est l'image donnée par SG de Priam que HC souhaite améliorer.

Le passage avec la description de l'autel n'existe pas chez Virgile. L'ombre que donne le laurier est décrite en termes positifs (« douce » chez SG, mot auquel correspondent trois épithètes chez HC : « ung ombre doux, amene et delectable »), créant un *locus amoenus*. Dans la description d'Hécube et ses filles, HC ajoute des mots comme « majesté royale », « tres cheres et aymées ». Elle ajoute aussi qu'elles se plaignent de l'instabilité de Fortune, et du fait que c'est Apollon qui occulte la lumière du jour. Dans le discours d'Hécube, HC souligne que c'est à cause de la trahison des Grecs que les Troyens sont vaincus, non pas par leur force militaire. *Aut moriere simul* (ou nous mourrons ensemble), est élaboré par tous les deux traducteurs en « s'il advient que sans remede nous faille perir » (HC) ; « s'il advient qu'il nous faille perir » (SG). Le terme « mourir » de SG est remplacé par une périphrase chez HC : « celle qui de tous maux est la fin ».

HC 2:19 = Aen. 2.525-547, SG « Quant Heccuba eut dict parole telle – Ce dard gecte sans faire autre descharge »

SG et HC ajoutent que Priam se laisse persuader par les mots d'Hécube, et s'assoit à l'autel. HC ajoute que Pyrrhus est « aliéné de pitié » et évoque « sa crudelité inveterée ». Chez les deux traducteurs, Politès est assassiné sous les yeux des parents, tandis que Virgile est moins précis. HC est plus riche que SG lorsqu'elle décrit la piteuse mort de Politès et le discours de Priam où elle ajoute des adjectifs (« cruelle entreprise », « mon angustié cuer »). Elle ajoute des détails à la descrip-

¹² Anthomedon dans le manuscrit édité par Dugaz.

tion de la visite de Priam chez Achille qui n'existent ni chez Virgile, ni chez SG. Tous les deux traducteurs expliquent la phrase *sine ictu* (sans pouvoir) par un commentaire sur l'âge de Priam.

HC 2:20 = Aen. 2.547-558, SG « Lors dist Pyrrhus doncques tu t<'>en yras – A tous voyans ung povre corps sans nom »

Dans le discours de Pyrrhus, HC insère le nom Mynos (Minos) avec une note explicative. Elle ne rend pas les mots *nunc morere* (Maintenant meurs (Perret)) traduits par SG. Elle ajoute après ce discours que « telles parolles [étaient] plus par insolence que pour utilité prononcées » et continue par une description de la réputation du Grec et de son action, présentée comme beaucoup plus négative que chez SG. Elle insère aussi les noms de Busiris et de Diomède. Tous deux disent que Pyrrhus traîne Priam de l'autel, alors que Virgile dit qu'il le traîne à l'autel. Ils ajoutent une phrase sur le règne de Priam sur Asie, et expliquent qu'on a décapité Priam pour dénigrer sa réputation.

HC 2:21 = Aen. 2.559-620, SG « Quant tel le vis lors j<'>euz douleur extreme – En ta maison où trop te faitz attendre »

La description de Créuse offre un détail intéressant : SG ajoute qu'elle a donné un baiser doux à Énée lors de leur séparation ; HC ajoute qu'elle le fait « par vraie amour accompagnée de chasteté conjugale ». Le thème de la chasteté conjugale revient dans le reste de l'œuvre de HC¹³.

Dans la description de HC, les sentiments d'Énée sont plus forts que chez SG, et le « desconfort » (accablement, affliction) y est devenu « ma douleur acerbé et extreme desolation ». Les deux ont développé le simple *defessi*, épuisés, en une description des différentes actions des Troyens. SG et HC nomment Hélène, qui est seulement évoquée comme la fille de Tyndare chez Virgile. Tous les deux la font réfléchir sur son futur. HC ajoute cependant une description du caractère d'Hélène et de son rôle pour les malheurs des Troyens : « l'effrenée libidosité de laquelle, avoit

occasion prestée de prosterner l'altitude magnanime d'une nation tant illustre » ; « meschante et impudique » ; « maledicte et detestable personne ». Tandis que Virgile laisse aux lecteurs l'interprétation de l'hostilité des Troyens et de la colère du mari abandonné par Hélène, SG et HC l'expliquent. Le simple *exarsere ignes animo* (Des feux jaillirent dans mon âme (Perret)), est développé par SG, qui ajoute « plus qu'on ne scauroit dire », et encore chez HC qui nous informe « qu'à toutes langues disertes l'exprimer seroit impossible ». *Iliadum turba et Phrygiis comitata ministris* (escortée de Troyens et de serviteurs phrygiens) est traduit en « Acompagnée pour hault louer ses tiltres / Tout le nostre et de Troyens ministres » par SG, ce que HC rend par « que pour le futur à s'extoller, luy soient aptes les choses nostres ». Virgile ne dit rien d'une exaltation de Hélène. « Les choses nostres » est une traduction très vague de la description concrète de Virgile.

Les questions rhétoriques d'Énée chez Virgile sont explicitées par SG et HC, les deux affirmant qu'il faut venger ces malheurs. HC ajoute qu'Énée ne peut les souffrir. Elle ajoute également le nom d'Atropos, qui est une métonymie pour désigner les défunts. La description de Vénus est légèrement changée chez les deux traducteurs : tandis que Virgile souligne qu'elle brille dans la nuit, SG et HC précisent qu'elle apparaît « en toute telle clartude et splendeur, comme elle faict lassus au consistoire cœleste » (HC) ; « Et en splendeur si grande et benivole / Comme elle faict lassus au celicolle » (SG). HC ajoute aussi que ses mains sont blanches et ses « parolles humaines, melliflues et benignes » (SG affirmant que son langage est « gracieux et humain »). Les paroles de Vénus sont en partie élaborés par les deux traducteurs en ce qui concerne le danger que courent Créuse et Ascanie. Ils ajoutent qu'Énée peut voir trembler les murs de Troie. HC explique, dans une note, la relation entre Neptune et les murs de Troie. Les deux traducteurs précisent que c'est par hostilité que Junon agit contre les Troyens.

¹³ Voir notre introduction (La place des *Eneydes* dans l'œuvre de Crenne).

HC 2:22 = Aen. 2.621-649, SG « Quant elle m<'>eust declairé tel encombre – Dont mes vertus amendrist et mina »

SG et HC ajoutent qu'Énée était plein d'anxiété et de douleur après avoir vu sa mère. HC ne précise pas que les visages qui apparaissent à Énée sont ceux des dieux. Tous les deux omettent la référence à Neptune comme le fondateur de Troie. Chez Virgile, des paysans abattent un arbre, mais chez SG et HC c'est un charpentier qui le fait. SG explique le mot *avulsa*, arraché, comme une « forte racine », ce que HC a rendu par « fortitude radicale ». HC ajoute des détails sur les émotions d'Énée et d'Anchise, précisant aussi que ce dernier personnage n'a pas le désir de fuir. Chez Virgile, Anchise dit seulement qu'il a déjà vu Troie vaincue une fois et qu'il a survécu. SG et HC expliquent l'épisode. SG nomme Laomédon, le père de Priam, tandis que HC affirme que c'était Hercule (« Alcides ») qui avait anéanti la cité. Ils traduisent l'*adfati* de Virgile par (l'ultime) adieux. Ils élaborent le simple *ipse manu mortem inveniam* (je veux trouver la mort par ma main), HC en ajoutant une phrase qu'on ne trouve pas chez SG, ni chez Virgile : « selon l'opinion vulgaire des personnes scientifiques, mieulx vault mourir en honneur que vivre en honte ». Cela semble d'être une réflexion personnelle de la part de HC. *Exuvias petet* (l'ennemi va me dépouiller), est élaboré par tous les deux en « je [...] le feray successeur de mes biens et faculté » (similaire chez SG). Chez Virgile et SG, Anchise dit qu'il ne voit aucun problème à la perte de sa sépulture, alors que HC précise que la sépulture finale lui sera facile parce qu'il est vieux.

HC 2:23 = Aen. 2.650-670, SG « Telle parolle à l<'>heure nous disoit – Tous ensemble sans en estre vengez »

Les expressions *Fixusque manebat* (il demeurerait ferme), et *fato urgent* (le destin qui pressait) sont élaborées par les deux traducteurs. HC ajoute que « mais certes en vain furent ces deprecations faictes ». HC est plus prolix que SG en décrivant les sentiments qu'Énée exprime dans la conversation avec son père. *Excidit ore* (tombeait de la bouche) est rendu doublement par HC. Dans la description des actions de Pyrrhus, HC semble indiquer qu'il va tuer Ascagne sous les yeux de son grand-père. SG est moins clair ici en utilisant le mot

sire. Chez Virgile il s'agit du meurtre de Néoptolème sous les yeux de Priam. HC fait entrer Fortune dans le discours d'Énée. Elle ajoute que « cecy m'est trop difficile à tolerer ». *Viri*, mes hommes, chez Virgile sont devenus « mes associez serviteurs fideles » chez HC (SG : « les miens serviteurs »). HC est seule à employer une épithète péjorative, « maledicte nation », pour décrire les Grecs, et comme d'habitude elle remplace le mot « mourir » par l'expression « la crudelité d'Atropos ». Tous les deux ajoutent qu'Énée veut se rendre au lieu le plus violent de la bataille.

HC 2:24 = Aen. 2.671-688, SG « Quant j<'>euz ce dit et finy ma complaincte – Va faire aux dieux une telle priere »

Le passage où Virgile raconte comment Énée prend son bouclier sur son bras gauche et l'adapte est traduit par SG et HC respectivement de la façon suivante : « ma targe et tout ce que failloit / A homme ardent qui aux coups s'en alloyt » (SG), « ma targe, et tout ce qui estoit apte à homme qui avec fervent courage des coups s'approche » (HC). On aimerait savoir si c'est la présence du mot *aptans* chez Virgile qui a incité HC à choisir le terme « apte ».

Tous les deux développent la description de Créuse en lui attribuant des larmes et de l'anxiété. Ils dépeignent sa prosternation aux pieds d'Énée ainsi : « comme celle qui aspire de grace requerir et impetrer » (HC – similaire chez SG). HC décrit les larmes de Créuse plus en détail que ne le fait SG. Le discours de Créuse est chez elle plus explicite sur les dangers qui les menacent. *Cui* (à qui), chez Virgile, est traduit par « en peril » par les deux traducteurs. Ils semblent avoir évité d'indiquer la servitude qui attend les femmes des vaincus.

Dans la description de la flamme qui jaillit sur la tête d'Ascagne, les deux traducteurs font commencer le passage par les mots « en ce different » (SG) ; « estantz en ce different » (HC), sans que l'homologue existe chez Virgile. En revanche, ils omettent le fait qu'Ascagne se trouve entre les mains de sa mère. Concernant la flamme, ils ajoutent qu'ils étaient persuadés « que dommageux et nuisible luy [sc. à Ascagne] estoit » (même chose chez SG). Chez Virgile, Anchise tend les mains vers le ciel, alors qu'il les joint chez SG et HC.

HC 2:25 = Aen. 2.689-720, SG « O Jupiter le pere tout puissant – En fleuve vif et que net je m<'>en voye »

À la prière d'Anchise HC ajoute : « s'il est ainsi que par urbanité, mansuetude et clemence, tu reconnais humains suffrages ». La montagne Ida est qualifiée de délectable. SG et HC disent qu'Anchise se tourne vers les autels, ce qui veut dire qu'ils ont utilisé une version du texte qui dit *se tollit ad aras*. Le texte de Servius donne *auras*, et il n'y a pas trace de la variante *aras* (sauf un possible *miras* dans le manuscrit V Schedae Veronenses rescriptae, dans l'édition de Hirtzel, Oxford 1900). Anchise invoque les dieux chez Virgile, mais s'adresse à Énée et Créuse chez SG et HC. *Vestrum hoc augurium* (cet augure vient de vous [sc. les dieux]) est correctement traduit par SG, alors que HC traduit « de luy », c'est-à-dire de Iule. La description du feu qui approche la maison est développée par les deux traducteurs. Dans les paroles qu'Énée adresse à Anchise, HC ajoute des détails à la traduction de SG : « [...] nécessité, qui est inventrice de toutes choses », et introduit Fortune comme celle qui décidera de leur avenir : « à quelque fin que Fortune nous conduise ».

La description du temple de Cérès est modifiée : chez Virgile elle porte sur le vieux temple de Cérès, déesse abandonnée, mais dans la description de SG, ce n'est pas Cérès, mais le temple, qui est abandonné à cause de son âge. La description de la ruine est plus riche chez HC. Tous les deux placent le cyprès dans la ruine, non à côté de celle-ci. Ils omettent les mots *ex diverso* (par des chemins différents). HC ajoute des notes sur Cérès et les pénates.

HC 2:26 = Aen. 2.721-744, SG « Ce propos dit une peau leonine – Et bien garda le myen cueur de repos »

La description de Iule diffère légèrement entre les deux traducteurs. SG a ajouté qu'il était un enfant « qui de courir n<'>estoit mye bon maistre », et HC en fait de même ici. Chez SG il a peur, et chez HC il pleure. *Non passibus aequis* (il n'a pas pu marcher aussi vite qu'Énée), est traduit par SG mais non par HC. Tous les deux précisent que Créuse a peur, une description qui ne figure pas chez Virgile. La phrase « qui honte et vergongne nous propineront » (similaire chez SG) n'a pas de correspondant chez Virgile. Le *numen*, divin être, de Virgile, est traduit par Fortune

par tous les deux. Après la disparition de Créuse, les deux traducteurs ajoutent qu'Énée ne savait pas si elle était morte ou non.

HC 2:27 = Aen. 2.745-789, SG « Mais où est l<'>homme que lors je n<'>accusasse – Garde l<'>enfant qui fut et tien et myen »

HC détaille la douleur ressentie par Énée après la découverte de la disparition de Créuse, en évoquant l'Infortune, qui a blessé Énée « d'une fleche empennée de pure, sincere et chaste affection conjugale ». La vulnération fait que ses larmes tombent en « grande superabondance ». Tous les deux ajoutent qu'il retourne à sa maison « sans aulcune faveur de Fortune » (similaire chez SG). HC et SG ont ajouté une phrase avec le sens de « qui peut voir la maison pleine de Grecs et en flammes sans pleurer ? », mais la phrase est beaucoup plus élaborée chez HC. Elle est également la seule à caractériser les Grecs comme « mauldictz et sçelerez », et comme « pervers » (mauvais, cruels). Elle ajoute un éloge à la mention de Troie, qui est selon elle « hebergement de toutes vertus à cause du vivre politicque et coustumes genereuses que l<'>on y entretenoit ».

Les deux traducteurs amplifient la description des enfants et des mères ; HC ajoute que leurs clameurs ne s'entendent que « quand leur puerile voix pouvoit avoir yssue de leurs tendres et delicatz estomachz ». Elle précise aussi que la « remonstrance » (exposé, discours) de Créuse est « melliflue ». Dans le discours de Créuse, SG traduit *labori*, non pas *dolori*. C'est une version du texte qui n'est pas connue de Servius, et dont il ne reste aucune trace dans les éditions modernes. Chez Virgile, c'est Jupiter qui ne permet pas à Créuse de suivre Énée, chez SG et HC, ce sont les dieux. La description du pays qu'Énée veut trouver devient un exemple de *locus amœnus* chez tous les deux. HC est beaucoup plus loquace que SG et Virgile quand il s'agit de rendre les paroles de Créuse, celle-ci constatant qu'elle échappera, en mourant, à un destin de prisonnière et d'esclave en Grèce. Virgile souligne le fait qu'elle est la belle-fille de Vénus, alors que SG et HC disent qu'elle ne va pas déshonorer Vénus. Tous les deux indiquent que Créuse va être placée dans un lieu céleste par la divine clémence, tandis que Virgile nous enseigne qu'elle sera détenue sur les côtes de

Troie par la Grande Mère des dieux. HC ajoute que sa beauté sera estimée aux dieux, et qu'elle dit adieu après avoir convaincu Énée de sa félicité et béatitude.

HC 2:28 = Aen. 2.790-804, SG « Quant elle eut dit tost fut esvanouye – De l'>advenir aux dieux je me rapporte »

Chez Virgile, Énée essaye trois fois de saisir Créuse, mais les traducteurs sont plus vagues sur ce point et rendent cette précision par l'expression « mainte fois » (SG). Ils ont à la description des autres Troyens ajouté la raison pour laquelle ils voudraient s'enfuir. L'arrivée du jour est personnifiée chez Virgile par Lucifer qui se lève sur les sommets d'Ida. SG indique seulement que le jour commence à apparaître, alors que HC introduit Aurore. Le vers final de Virgile, très laconique, est plus détaillé chez ses deux traducteurs.

TROISIÈME LIVRE

HC 3:1 = Aen.3.1-7, SG « Apres doncques que le plaisir des dieux – Nostre navire fut disposée et preste »

SG fait une périphrase du mot *classis* (flotte), de Virgile, en le changeant en « l'>appareil de nostre navigage », ce que HC développe en « toutes choses aptes à naviguer les undes marines ». HC ajoute que les Troyens étaient prêts à partir « d'ung vouloir unanime ».

HC 3:2 = Aen. 3.8-40, SG « Ja commencoyt apres le grant yver – Qui fut ouye jusque à mes oreilles »

HC commence ce chapitre par une description de la nature au printemps, où elle présente dans des notes divers vents, ainsi que la déesse Cybèle. Il y a ici un *locus amœnus* qui n'existe pas chez Virgile ou SG. SG et HC décrivent Troie comme un second paradis, et les champs où il est situé comme doux. À la description de Thrace est ajoutée une louange concernant sa fertilité. HC est seule à caractériser le règne de Lycurgue comme « foelice ». Virgile dit qu'Énée fait une offrande à la Dionéenne, sa mère (c'est-à-dire Vénus) et aux dieux, mais le nom de *Dionaea* est omis par SG et HC. Tous les deux ajoutent que la vue du sang qui coule augmente l'inquiétude d'Énée.

HC 3:3 = Aen. 3.41-57, SG « O Eneas que te fait lacerer – A tous humains pour leurs tresors emplir »

HC ajoute les adjectifs « inclyte et populeuse » au nom de Troie ; le corps (de Polydore) « par l'inconvenient d'Atropos gist soubz la sepulture », la manière habituelle pour elle de décrire la mort. Elle ajoute une explication à la réaction physique d'Énée : « qui estoit signification d'aspre et acerbe douleur ». Chez elle, les Grecs sont « superbes », c'est-à-dire orgueilleux, alors que Troie est suprême et excellente. Sa description de la trahison du roi de Thrace diverge de celles de SG et de Virgile : la Fortune montre « sa decolorée et obscure face » et tourne sa roue, ce qui fait que Priam tombe dans le gouffre des malheurs, une métaphore ancienne et bien connue, mais que SG n'emploie pas ici. SG traduit *Res Agamemnonias victriciaque arma* (le parti d'Agamemnon et les armes du vainqueur), par « de grecz les enormes victrices », tandis que HC traduit ce passage de la façon suivante : « les enormes et execrables victoires de l'Agamenonique ferocité », ce qui pourrait indiquer qu'elle a utilisé un texte latin en appui du texte de SG. Comme toujours, elle dénigre les Grecs. À la fin du chapitre, il y a une digression moralisante, comme elle l'explique dans une note, qui n'a pas de correspondant chez Virgile ou SG.

HC 3:4 = Aen. 3:57-68, SG « Bien me sembla la chose assez condigne – Nous luy donnasmes lors le dernier adieu »

HC commence par une allusion à la digression qu'elle vient de faire, au lieu de la phrase « quand la peur avait quitté mon corps » de Virgile. Les deux traducteurs précisent la raison de leur départ, qui est l'espoir de trouver un refuge. SG a ajouté, à la description de Virgile des Troyennes, qu'elles pleurent ; HC se permet une description encore plus vivante de leur façon d'exprimer leur deuil : « les nobles matrones Troyennes commemorantz la déplorable infortune, produisoient de leurs yeulx irradians grande superfluité de larmes, ayantz entre leurs candides mains et splendissans cheveulx une assidue et continuelle guerre ». Le sacrifice est chez Virgile composé de lait et de sang ; les deux traducteurs remplaçant ces éléments par celui d'« encens ». SG a gardé le mot *pateras*, patères, de Virgile, que HC a développé en « aultres vaisseaulx à ce aptes ». La phrase *magna*

supremum voce ciemus (d'une voix forte l'appelons en un suprême adieu (Perret))¹⁴, est traduit par « à Dieu nous luy donnâmes » (HC) ; « Nous luy donnâmes lors le dernier adieu » (SG). Il est possible que SG ait mal compris *supremum* comme « Le très Haut », ignorant les rites funéraires romaines.

HC 3:5 = Aen. 3.69-102, SG « Quant nous eusmes fiance et foy certaine – Des primerains nostres toute l<'>hystoire »

HC et SG omettent la première référence aux vents de Virgile, et donnent plus de détails sur les mariniers et leur connaissance des vaisseaux. Le mythe de Délos, qui est ancrée à Mycone et Gyaros par Apollon, est un peu changé chez les deux traducteurs, qui parlent de deux montagnes au lieu de deux îles. HC ajoute « la puissance d'Eolus », qui n'est pas mentionnée par Virgile. Dans la prière d'Énée à Apollon, SG répète le nom d'Achille (*immitis Achilli*), tandis que HC l'omet. La réponse de l'oracle vient d'un rideau qui couvre l'adyton chez Virgile et SG, tandis que chez HC il s'agit de « la custode » (toile pour couvrir le ciboire). Elle ajoute une phrase sur la réaction des Troyens, affirmant qu'ils étaient « agitez d'excessive perplexité », un autre exemple de sa tendance à insister sur les sentiments des personnages. Elle décrit la maison future d'Énée comme « triumpante et magnificque ».

HC 3:6 = Aen. 3.103-146, SG « Dist : O seigneurs mon dire retenez – Quelque remede de luy nous apprendrons »

Dans le texte de HC il y a une lacune : « une isle qui Crete se nomme, où le souverain Juppiter mena une tres fameuse et renommée », sans qu'on sache de quoi il s'agit et comment cette phrase devrait se terminer. Le texte de SG dit « Une ysle y a en mer Crethe nommee / Où Juppiter eut vie et renommee ». Il est probable que c'est le mot « vie » qui est omis par erreur chez HC. Elle ajoute une note sur Crète. Cybèle est présentée dans une autre note. HC ajoute par rapport aux lions de Cybèle qu'ils sont des animaux féroces qui dominent tous les autres animaux. Ni elle, ni SG ne traduisent *fida silentia sacris* (le silence inviolable des mystères). SG traduit le *ventos* d'Énée par « vents »,

tandis que HC remplace le mot par les noms d'Éole et de Neptune. SG traduit le nom de Jupiter par « Dieu », et HC par « la divine clemence ». Tous les deux ajoutent la condition « si le vent ne nous est nuisible » (similaire chez SG). Dans la description du sacrifice, les deux traducteurs ont transféré l'adjectif *pulcher*, beau, d'Apollon au taureau sacrifié. SG et HC ont changé le sacrifice à Hiems, l'hiver, à Hiemus¹⁵. La phrase « au plaisir d'autant de volentez qu'il y avoit d'hommes » semble être une addition faite par HC, et n'a pas de correspondant chez Virgile ni chez SG. Aucun des deux ne traduit *hoste vacare domum sedesque astare relictas* (une maison sans ennemi et des domiciles abandonnés les attendaient).

HC ajoute que les Troyens semblent voler « sur les undes de Neptune ». Dans la liste des noms des îles elle omet la verte Donusa et Paros, ces îles étant mentionnées par Virgile et SG. Les deux traducteurs rendent *bacchatam Naxon* (Naxos et ses sommets hantés par les Bacchantes (Perret)), par « Naxon l'isle de grand vignoble couverte » (HC) ; « Naxon l<'>isle couverte / De grant vi<g>noble » (SG). Ils élaborent le simple *surgens ventus*, le vent qui se lève, en une description de comment le vent favorable tend les voiles. Dans la description de Pergame par Virgile, c'est le peuple qui est heureux en raison du nom, alors que selon HC, c'est Énée qui se réjouit de la construction de beaux domiciles. SG omet la phrase. *Connubiis* (mariages), est développé par HC en « pour une amour conjugale entre eulx perpetuellement conserver ». Dans la description de la législation d'Énée, HC ajoute qu'elle est conçue « selon l'équité et la raison » et « [...] discordz, qui en default de ce facilement eussent peu naistre », précision qu'on ne trouve pas chez Virgile ou SG.

Dans la description de la peste, HC introduit des noms mythologiques qui n'existent ni chez Virgile, ni chez SG : Atropos pour la mort, et Cybèle pour la terre.

HC 3:7 = Aen. 3.147-191, SG « La nuict apres que toutes creatures – Aucuns des nostres qui depuis augmentèrent »

HC commence le chapitre par une digression mythologique où elle introduit les jumeaux de Latone (Léto),

¹⁴ Voir p. ex. Jocelyn M. C. Toynbee, *Death and Burial in the Roman World*, London, Thames and Hudson, 1971, p. 50.

¹⁵ Il y a toutefois la forme correcte dans l'édition de 1509.

Apollon et Diane/Phœbe, représentant le soleil et la lune. Cette digression constitue un *locus amœnus*, en même temps qu'elle met en valeur l'érudition mythologique de HC. Il y a chez les deux traducteurs une description des bénéfices du sommeil et de la veille d'Énée, mais pas chez Virgile. Chez ce dernier, les pénates sont éclairés par les rayons de la lune, tandis qu'ils ont une lumière plus claire que la lune chez SG et HC. HC présente la lune à l'aide de la personnification de Phœbe. Le discours des pénates est développé chez tous les deux (il ne sera pas nécessaire pour Énée de naviguer à Ortygie, le passage sur la mer a été dur, les dieux domestiques protecteurs l'ont fait pour l'amour d'Énée). Ils ajoutent aussi que les futurs travaux vont résulter en des temps meilleurs. HC est seule à dire que « considérant qu'à gens diligens et soliteux, toute chose est deue », ce qui n'a pas d'équivalent chez Virgile. Tous les deux ajoutent que l'Italie a reçu son nom de celui qui l'a embellie, tandis que Virgile dit seulement qu'elle a obtenu son nom en l'honneur du chef local. Ils ajoutent aussi que Dardanus avait une grande renommée. Ausonie est décrite comme plaisante par les deux traducteurs, mais la description est comme d'habitude plus élaborée chez HC. Les deux traducteurs ajoutent que les faces et armes des pénates semblent « enflées de preclaire lumiere » (HC), que la sueur d'Énée émanait de son cœur, que les mots d'Énée ôtaient la crainte à Anchise. Tous les deux expliquent, en ajoutant noms et origines, qui sont les *geminis parentes*, les deux ancêtres de Virgile, en ajoutant les noms et leurs origines, et HC ajoute une note sur Dardanus, désignant celui-ci comme le fondateur de Troie. Elle garde la forme Cassandra, tandis que SG écrit Cassandre ici (mais Cassandra ailleurs, la variation étant due aux rimes et au rythme).

HC 3:8 = Aen. 3.192-218, SG « Les voiles furent par nous mises au vent – les bouches pales et de grant fai[m] contraictes »

HC ajoute « ainsi estans imitateurs de fortune » comme introduction au chapitre. Puis suit une exposition des dieux maritimes, démontrant encore une fois l'érudition de la traductrice. Elle continue par un catalogue de noms mythologiques (avec des notes) dans sa description de la tempête qui les frappe. Elle remplace le soleil par le nom d'Apollon. Tous les deux

traducteurs ajoutent qu'il était agréable de voir la terre avec les montagnes fumantes, et que les consorts étaient malades (« agitez d'infirmité corporelle »). Dans la description des harpies, Virgile emploie *pestis et ira deum* comme métonymie pour les monstres, ce que HC a changé en une peste qui vient des harpies mêmes. SG garde la métonymie en écrivant « plus triste monstre n<'>y a ne plus rebelle / ne peste si horrible ou cruelle ». HC ne donne pas de notes pour les noms de Cilène (Célénos) et Phinée (Phinée).

HC 3:9 = Aen. 3.219-262, SG « Quant en ce lieu doncques feusmes venuz – Soient deesses ou bien oyseaulx sauvages »

HC ajoute une explication mythologique qui n'est pas présente chez Virgile en affirmant que c'est la déesse Pallas qui administre la nourriture aux animaux. SG et HC omettent la mention de Jupiter, et HC remplace « les dieux » par « la divine mansuetude ». Virgile donne une description assez détaillée de l'arrangement du repas que SG ne traduit pas et que HC résume en « lesquelles [sc. les viandes] furent pour la refection corporelle promptement appareillées ». Il y a un début de *locus amœnus* quand les arbres sont décrits comme délectables et la verdure comme tendre et délicieuse (la dernière partie existant seulement chez HC). SG et HC ne traduisent pas *aris reponimus ignem* (nous remplaçons le feu sur les autels (Perret)). HC décrit la malignité des harpies de façon plus détaillée que SG. Elle ajoute la phrase « qui fut occasion de merveilleusement m'irriter ». Chez tous les deux, les harpies s'emparent de la viande à l'aide de leurs pieds, et ne la touchent pas avec la bouche comme chez Virgile. SG et HC donnent une explication de pourquoi les harpies s'absentent, tandis que Virgile dit seulement qu'elles le font. HC ajoute sur les animaux « que vous avez trouvez paiscans ès lieux champestres ». SG emploie la forme Lamedonciades, alors que HC donne la forme correcte Laomedontiades. Cela peut être le résultat de sa connaissance de la mythologie grecque, ou une indication qu'elle a eu le texte de Virgile sous les yeux, ou bien une combinaison des deux faits. Ni SG ni HC ne traduisent *patrio regno* (la patrie des harpies).

Chez Virgile, Jupiter fait un présage à Apollon, celui-ci le transmet à la harpie ; en revanche seul Phébus

intervient chez SG et HC. Cette dernière ajoute aussi une explication par rapport à Phébus, précisant qu'il est le dieu de vaticination. À l'affirmation de Virgile que les Troyens arriveront bien en Italie, SG et HC ajoutent que ce voyage sera toutefois accompagné d'épreuves : « Non pas pourtant qu'assez cher ne vous couste / Aurez grans peines et dangereux transpors / Tous recueillys serez en iceulx portz » (SG) ; « vous en pouvez confermer en certitude sans aulcune dubitation (ce qui ne se fera) [t]outesfois sans que soyez agitez et persecutez d'innumerables fatigues, travaux et peines » (HC).

Au vers 257, Virgile inclut une prédiction disant que les Troyens seront forcés de manger leurs tables (*mensas*). C'est une allusion à un épisode dans Aen. 7 :109-117, où les Troyens mangent le pain qui sert d'assiette pour le repas. SG traduit le passage par « de pain noir et d'assiette », et HC seulement par « pain dur et noir ». Alors que SG semble comprendre l'allusion, elle est perdue chez HC.

À la fin du discours de l'harpie, HC ajoute : « avecques ces parolles acerbes, accompagnées de menasses, elle imposa fin à son odieux propos », tandis que SG traduit seulement le simple *dixit* (elle dit cela), de Virgile.

HC 3:10 = Aen. 3.263-288, SG « Le plus de tous levant aux cieulx les mains – Quant leur fureur Troye persecuta »

Chez Virgile, seul Anchise lève les mains aux cieux. SG traduit « Le plus de tous levant aux cieulx les mains », ce qui fait référence à Anchise. HC a changé ce passage, qui chez elle indique que la plupart des Troyens lèvent les mains. La prière d'Anchise est plus élaborée chez HC que chez SG (« souverain dieu », « benigne grace », « providence divine », « douceur et clemence »). Ni SG, ni HC n'emploient le nom de Notus ; au lieu de cela, ils font appel au terme « le vent ». La description de Zacynthe est décorée chez HC par des adjectifs : « beaulx boys et delectables forestz ». Le « plaisant promontoire d'Apollo » (HC) ; « Et d'Apollo le plaisant promontoire » (SG) est une adaptation faite par SG et HC du temple d'Apollon, qui était selon Virgile redouté par les matelots (3.275).

La ville où ils arrivent est décrite comme peuplée de loyaux habitants par SG et HC. HC ajoute qu'ils étaient accueillis « par humaine benignité ». On voit ici une sorte de *locus amœnus*.

HC ajoute des phrases sur la gratitude des Troyens. Elle change le texte à un endroit précis : Virgile dit que les Troyens sont heureux d'avoir évité les villes argiennes et d'avoir assuré leur fuite au milieu de leurs ennemis, ce que SG traduit de façon assez proche. HC change ce passage en « avoyent grande hylarité de faire en ceste cité residence, sans y avoir eu molestations ne guerres ». Elle fait une digression mythologique en rendant *sol circumvolvitur annum* (le soleil parvient au terme du grand cercle de l'année (Perret)), par « Phœbus faisant son cours parmy le Zodiaque tant chemina, que l'an fut totalement accompli ». Elle décrit la verdure comme « délicieuse » et ajoute que le froid la rend sèche et aride. Virgile décrit la boucle du monument seulement comme *magni gestamen Abantis* (le fardeau du grand Abas). Chez SG, le nom d'Abas est défini : « qui à Troie vaincu / fut et tué o la gent Androgée ». HC l'appelle seulement « celui Grec, qui avec la gent Androgée fut mis à mort ». Servius dit à cet endroit que « nous comprenons que celui Abas est tué avec Androgeos », et fait référence à Aen. 2.389 où la mort d'Androgée figure. Abas n'y est pas mentionné, et il semble probable que la combinaison d'Abas et d'Androgée vient de Servius. HC a rendu le vers de SG à la lettre, mais elle utilise le mot « dompteurs » au lieu du terme « vainqueurs » de SG.

HC 3:11¹⁶ = Aen. 3.289-309, SG « Tantost apres fut nostre navigage – En peu de motz me dit ce qui s'ensuyt »

Chez Virgile, les Troyens avancent, dans leur navire, à la rame, mais chez SG et HC, ils emploient des voiles. HC omet la dénomination « Éacide » (*Aeacidæ* chez Virgile) de Pyrrhus. Tous les deux traducteurs expliquent qu'Andromaque était l'épouse d'Hector ; HC l'appelle « la tres aymée espouse ». Ils ne traduisent pas le fait qu'elle a encore un mari venant de sa patrie. Hector est décrit comme un « fidele mary » et « tres illustre et magnanime » par HC. La description du sacrifice fait par Andromaque diffère entre le texte de

¹⁶ Dans le texte incorrectement indiqué comme chapitre II.

Virgile et les traductions. Chez Virgile, Andromaque sacrifie sur les cendres d'Hector près d'un cénotaphe fait d'une motte de gazon qu'elle a consacrée par deux autels représentant, « la cause des larmes » (Virgile ne l'explicite pas, mais on pense à Hector et Astyanax). Dans les traductions, on indique qu'elle fait ériger une forme de sépulture sous une couverture noire et qu'elle sacrifie des viandes délectables. On ne sait trop où SG a trouvé l'idée de la couverture. Les « tristes dons » de SG, expression directement traduite de Virgile, sont devenus des « dons sumptueux et magnifiques » chez HC. La description élaborée sur la beauté d'Andromaque n'a pas d'équivalent chez Virgile ou SG. On peut voir ici encore un exemple de la louange d'Hector. La description des réactions causées par la peur d'Andromaque est plus longue que celles de Virgile et SG.

HC 3:12 = Aen. 3.310-343, SG « Fils de deesse las de moy se ta face – Qui tant de grecz a en son temps deffaictz »

Les questions d'Andromaque sont formulées comme des antithèses chez SG et HC – si ta face est vraie ou non, si tu es vif ou mort. Hector est caractérisé comme un « loyal espoux » chez SG, comme « fidele et loyal espoux » chez HC. Ceci est peut-être le résultat de sa prédilection pour les synonymes, mais il est aussi possible qu'elle veuille souligner la fidélité conjugale. Ni elle, ni SG n'inclut l'accusation implicite de la part d'Andromaque : « si tu es mort, pourquoi Hector n'est-il pas avec toi ? ». HC omet les mots *implevit clamore locum*, « tout ce lieu en faisoit resonance » (SG). Elle développe le discours d'Énée en comparaison de SG, ajoutant ce qui suit : « Puis que tu aspire d'avoir certitude de mon estat respondant à la verité » ; « si du principe ma venue t'a propiné grande timeur, certes la consideration de la mutabilité de ta fortune, ne m'a causé moins de tristesse ». HC ajoute aussi des mots louangeurs sur Hector (« tres prestant et vertueux », « homme tant excellent », « qui du monde fut l'honneur, lumiere et renommée »), et présente le nom d'Atropos comme métonyme de la mort. SG et HC ajoutent aussi une

réprobation à la question portant sur le mariage avec Pyrrhus : « pour certain loyauté et integre fidelité, à ceste chose irraisonnable s'opposent » (HC), « certainement loyauté s<'>i oppose » (SG). Encore une fois, HC souligne la fidélité comme une caractéristique de la vie conjugale. SG et HC donnent le nom de Polyxène, alors que Virgile parle seulement de « la fille de Priam ». Ils expliquent le mot *sortitus* (tirage au sort), qui signifie le procédé qui consiste à distribuer au hasard les femmes vaincues parmi les vainqueurs, et précisent que Polyxène, étant sacrifiée, « ne fut reduite en miserable servitude, pour estre outre son gré compaignie au lict de son maistre et vainqueur » (HC – le passage est un peu plus court chez SG). HC élabore le texte de SG sur la soumission d'Andromaque à Pyrrhus (SG : « Dont outre gré convenoit que luy feisse / Comme à espoux obsequieux service ») en « outre mon vouloir convenoit que de moy print semblable delectation que le mary au plaisir conjugal peult recevoir » (ici encore une fois, HC accentue plus que SG les relations et les devoirs conjugaux). HC attribue aussi la « cupidité et amour fervente » à Pyrrhus. La description de la mort de celui-ci est différente chez HC, qui dit qu'il est allé à l'île de Delphos/Delphes où Oreste l'a tué pour se venger du viol de sa femme Hermione. Chez SG, il s'agit de l'autel d'Apollon, sans précision de lieu. Virgile dit *patrias aras*, l'autel de son père. Servius précise que quelques-uns l'interprètent comme l'autel d'Achille, édifié par Pyrrhus à Delphes, d'autres comme un autel dédié à Apollon Patrius dans la ville de Patrae. HC semble avoir voulu montrer ici sa connaissance de la mythologie. Le mythe en général racontant que Pyrrhus a été tué à Delphes, on peut estimer qu'elle a dû confondre l'île de Delos avec Delphes¹⁷.

À propos du nom de Chaonie, SG et HC indiquent qu'Hélénus a donné ce nom en souvenir de son frère qu'il avait tué par erreur. Virgile dit seulement qu'il a nommé la terre d'après un Troyen qui s'appelle Chaon. L'histoire du frère Chaon qui a été tué pendant une chasse est évoquée par Servius. Le vers 340 est incomplet chez Virgile, ce qui est aussi commenté par Servius, mais SG et HC le rendent comme s'il

¹⁷ Cette erreur est peut-être due à Guido delle Colonne (indiqué comme source par Crenne et critiqué par Lemaire de Belges, voir notre Introduction (Hector)).

était complet : « Je croy certes que par ta discretion tu l'as des perilz de la cité deserte peu saulver » (HC). À la fin du chapitre, HC répète trois fois la question d'Andromaque, qui demande si Ascagne n'aspire pas à « acquérir les vertus heroïques » de son père et de son oncle Hector, HC ajoutant aussi une note avec une référence à Cicéron, malheureusement sans dire où ce passage de l'orateur romain se trouve mentionné. Elle a aussi une note avec une référence à *La cité de Dieu* d'Augustin sur le mot « heroïque ».

HC 3:13 = Aen. 3.344-356, SG « Telles parolles et lamentables termes – Nous passasmes maintes nuitz et maintz jours »

SG et HC ont changé les larmes qu'Hélénus verse quand il reconnaît les Troyens en « peur ». HC fait des additions à la description de la réception des Troyens par Hélénus : les compagnons sont reçus « en faveur de moy [sc. d'Énée] », et le repas servi est décrit en termes d'opulence : « exquisés et delicates viandes », « riches vaisseaulx remplis de delicieuses liqueurs, aptes à repulser l'insidieuse soif, et à administrer aux sitibondes tres souef et plaisant refrigere », « de toutes choses que nous pouvons desirer, promptement et à nostre volonté en estions servis ». Sa description peut être considérée comme une sorte de *locus amœnus* : ce n'est pas le lieu qui est embelli, mais la situation des Troyens. Ils sont passés des périls et des privations du voyage à un état de sérénité, presque édénique. Ni HC ni SG ne fait mention du sacrifice à Bacchus que les hôtes font chez Virgile.

HC 3:14 = Aen. 3.357-368, SG « Le temps vint beau le vent doulx et propice – Ce nous cause grande melencolie »

HC commence par une décoration mythologique en décrivant la période du printemps comme se déroulant « soubz les deux cornes du coelestiel Thoreau : lors que la déesse Vesta de diverses couleurs se revestoit », passage qui n'a pas de correspondant chez Virgile ou SG. Elle ajoute aussi une note sur Vesta. Dans une autre note, elle présente l'augure, qui n'est pas présent dans les textes de Virgile, ni chez SG, et ajoute que « Amphiarus, Mopsus et Calchas [...] ne te pourroient superer n'y esgaller », encore une manifestation de sa connaissance de la mythologie. Le mot *Harpya* chez

Virgile est rendu par « la seur harpie » par SG, « la seur de Harpie » par HC.

HC 3:15 = Aen. 3.369-426, SG « Lors Helenus les deux genoulx ploya – Pucelle ou vierge d'attraire coustumiere »

SG et HC font une description plus détaillée en ajoutant que Hélénus « les deux genoulx incline » (HC) et sacrifie deux bœufs (Virgile n'indique pas le nombre). HC ajoute non seulement une note sur le nom de Circé, mais aussi un commentaire dans le texte sur son caractère, sans équivalent chez Virgile, ni SG. SG et HC ajoutent le nom du Tibre, là où Virgile parle seulement d'un fleuve, une information qu'ils ont probablement trouvé chez Servius. HC explique l'allaitement des cochonnets ainsi : « par instinct naturel cherchantz aliment et nourriture ». Les adjectifs négatifs sur les Grecs ont ici une correspondance chez Virgile (*malis Graiis*), mais non pas chez SG. Les traducteurs ne rendent pas en tout point les noms de Philoctète (Philotes chez tous les deux). Chez Virgile, il est nommé *dux Meliboeus*, c'est-à-dire un commandant de Meliboea, tandis que les traductions le présentent comme « Melibée, aultrement nommé Philotes » (« Melibee qui Philotes eut nom » chez SG). HC omet *cum protinus utraque tellus una foret* (quand les deux parts de la terre étaient unies) de Virgile, et *arvaque et urbes litore diductas angusto interluit aestu* ([la mer a] placé champs et villes sur des rives différentes qu'un détroit resserré lave (Perret)). Dans la description des éruptions de Charybde, Virgile souligne que les jets d'eau s'élèvent trois fois, ce qui est omis par SG et HC. À la fin du chapitre, elle ajoute : « Et l'occasion pourquoy telle se demonstre te veulx manifester ». C'est une phrase introduisant un chapitre sur la nature de Scylla, ce chapitre n'existant ni chez Virgile, ni chez SG.

HC 3:16 : digression, mais contient Aen. 3.427-428, SG « Son ventre est plain de loups divers et fins / Et sa queue garnie de daulphins »

La plus grande partie de ce chapitre est une digression que HC affirme avoir basée sur les *Métamorphoses*, d'Ovide. La seule partie qui semble être prise de Virgile est la phrase « Mais quelque part qu'elle allast [...] joinctz au ventre ». SG donne une traduction similaire,

mais ajoute aussi que « Brief son corps tel de petite value / Est ung monstre perilleuse velue » (voir aussi HC Livre III, ch. 17), ce qui n'a pas d'équivalent chez Virgile. La digression se fonde sur *Métamorphoses* XIII.734-744 ; 898-919 ; 964-968 ; XIV.1-69. Le style de HC est le même qu'elle emploie dans son adaptation de SG et de Virgile, c'est-à-dire que cette partie aussi est plus prolixe que le texte d'Ovide, dont certaines descriptions sont cependant exclues chez HC (voir aussi notre Introduction (Scylla)).

HC 3:17¹⁸ = Aen. 3.429-462, SG « Brief son corps tel de petite value – Que par nul aage point ne soit consumee »

Ce chapitre commence par une phrase inspirée de SG : « à brief parler, n'est aultre chose qu'ung monstre et perilleuse bellue (voir le commentaire du chapitre 16). HC suit ainsi SG en décrivant Apollon comme celui « que tant cher je [Hélénus] tiens », mais elle est seule à désigner l'Italie comme « la désirée Italye ». Aucun des deux ne traduit *Averna sonantia silvis*, (Averne qui résonne du bruissement des forêts). Ils disent qu'Énée doit voir le futur dans les arbres et rameaux, mais ne traduisent pas le fait que la Sibylle écrit les sorts sur des feuilles. HC omet également le fait que la Sibylle enferme les sorts dans son antre. Chez elle, c'est la Sibylle qui ne peut être persuadée de retourner à son antre, tandis que Virgile dit qu'elle ne veut pas réorganiser les sorts qui ont été jetés pêle-mêle par le vent. SG ajoute : « Affin que mieulx y puisses parvenir » à l'exhortation d'Hélénus de ne quitter la Sibylle avant qu'elle n'ait fait sa prophétie. Tous les deux traducteurs développent la phrase de Virgile, expliquant « comment tu pourras fuir et porter les épreuves » (Aen. 3:459-60), en « te narrera des conflictz et batailles, qui te seront inferées : et les moyens aptes pour les tolerer : d'avantage par elle seras instruit des remedes, contre ceulx qui de rebellion voudront user : et comment en ceste region à toy estrange tu pourras tous dangereux perilz evader » (HC – similaire chez SG). HC omet *cursus dabit secundos* (elle va te donner un prospère voyage). SG traduit ce passage par « Et tout le cours des pays estrangers ».

Chez Virgile, Hélénus affirme qu'il a dit ce qu'il lui est permis de dire à Énée, mais les traducteurs retiennent, eux, que c'est ce qu'il veut lui dire. Virgile dit seulement *vade*, « va-t-en », ce que SG et HC ont développé en une exhortation à implorer les dieux. Ils ajoutent un commentaire sur Troie, ville qui, selon eux, « par nul àage ne s'efface ne consume » (HC) (similaire chez SG).

HC 3:18 = Aen. 3.463-505, SG « Quant Helenus eut son propos finé – Ayent les nostres successeurs et nepveux »

La description des dons d'Hélénus diffère de celle de Virgile. SG et HC ne traduisent pas *Dodonaeos lebetas*, les vaisseaux de Dodone (où il y avait un temple consacré à Jupiter), mais parlent de « vaisseaulx à nous utiles et convenables » (similaire chez SG). Ils ne rendent pas non plus *dona parenti* (des dons à mon père). D'autre part, ils présentent Hélénus en des termes louangeurs (HC utilisant plus de mots que SG) : « la majesté royalle », « nous voulant de plus en plus sa liberalité manifester », « apres usa de telle gratitude, que [...] ». Les deux traducteurs ont peut-être mal compris *duces* (guides), chez Virgile, en traduisant « ducz, capitaines, et gens » (HC). Servius explique *duces* comme des maîtres des chevaux, ou des guides de route. Les deux traducteurs n'incluent pas le fait qu'Hélénus munit les Troyens de rames et d'armes.

Chez Virgile, Anchise met les voiles pour ne pas perdre du temps, parce que les vents sont favorables, ce que SG et HC omettent. Virgile dit qu'il faut quitter cette partie de l'Ausonie, et aller plus loin pour arriver à la partie qu'Apollon fait découvrir aux Troyens. SG et HC se contentent de préciser qu'il faut continuer, mais qu'à la fin ils vont vaincre tous les périls. Selon HC, c'est « l'acerbe Fortune » qui est à l'origine des périls. La terre d'Ausonie est décrite comme étant « fertile et amene » chez HC, autre exemple d'un *locus amœnus*.

La description d'Andromaque est plus élaborée chez HC : elle est en train de faire un sacrifice au souvenir d'Hector, elle pleure abondamment ; elle offre les vêtements qu'elle a confectionnés avec « ses industrieuses mains », et ses paroles sont « melliflues »

18 Dans le texte incorrectement indiqué comme chapitre XIII.

(douces, agréables). SG et HC semblent avoir traduit la forme *honori* (Aen. 3.484) qui figure chez Servius, non pas la forme *honore* employée par Scaurus (auquel Servius fait une référence *ad locum*).

HC ajoute une phrase dans laquelle Andromaque exprime le regret qu'Astyanax ne soit plus en vie : « Pleust à l'immense grace de l'éternelle divinité, qu'encores fut en celuy hemisphere numéré entre le vivans », mais « qui presentement ès laqz de la violente Atropos est detenu ». Elle ajoute, avec SG, le souhait d'Andromaque, cette dernière constatant qu'Astyanax aurait pu exalter le nom de Troie par l'exercice militaire en compagnie d'Ascagne, alors que chez Virgile, Andromaque dit seulement qu'il serait devenu un homme avec Ascagne.

Fortune est introduite de nouveau chez HC (« vous que Fortune a tant gratifiez »). Les Grecs sont « inhumains » chez SG et « superbes » chez HC. Tous les deux ajoutent au discours d'Énée sur l'union future entre les deux nouvelles Troie, qu'elle se fera « par une mesme institution de loy » (HC ; similaire chez SG).

HC 3:19 = Aen. 3.506-558, SG « Apres ces motz vent et mer nous emportent – Ce bruyt marin dist acoup non sans cause »

Comme souvent, HC a recours à la mythologie, sans que cela soit le cas chez Virgile, ou chez SG. Le simple « sol ruit », le soleil descend de Virgile (et de SG), est développé en « le clair Phoebus retiroit son refulgent curre devers occident, affin que ses admirables chevaulx feussent toute la nuit repeuz en l'Ocean de fragrante Ambrosye ». HC change le *sternimur optatae gremio telluris*, « nous nous étendons sur le sein de cette terre désirée » (Perret), en « à l'heure eusmes recours à la déesse Cybele : au giron de laquelle nous reduismes ». Elle personnifie le sommeil : « Somnus se persuadant estre de nous désiré, ne faillit d'assister : et exerçant son office, en noz fatiguez membres print logis ». Là où SG traduit *Aurora* par l'aube, HC donne une longue description de la déesse et du procédé mythologique du lever du soleil. La description de Phébus qui chasse les étoiles vient de SG.

Après ce passage, vient dans l'*Énéide* les mots *sortiti remos* (nous avons tiré au sort les rames). Ce passage est obscur : on peut tirer au sort au départ d'un vaisseau, mais il n'y a pas de raison de le faire quand on a jeté

l'ancre. Servius n'en donne pas d'explication autre que ce que *sortitus* signifie. SG et HC traduisent « laissant toutesfois aucuns de nostres commis et deputez pour la protection et seure garde de noz navires » (HC ; similaire chez SG). SG semble avoir fait une interprétation personnelle de ce passage.

Ni SG, ni HC n'indiquent le nom de la constellation Triones ; HC omet aussi les épithètes des Hyades et d'Orion. Elle ajoute la phrase « puis incontinent tant eurent de pouvoir noz yeulx, qu'à noz cueurs affligez donnerent quelque allegement », mais remplace *humilem Italiam* (basse Italie) par « le désiré pays d'Italie ». La description de l'invocation d'Anchise diffère : chez Virgile, il décore un cratère, c'est-à-dire un vase assez grand, avec une couronne et le remplit de vin avant d'invoquer les dieux, debout dans la poupe du navire. Chez SG et HC, il boit lui-même dans une coupe dorée « pour exhiber honneur et reverence divine ». Rien n'est dit du navire. Le champ où ils voient les quatre chevaux est décrit comme « spacieux et delectable », et l'herbe comme « verte, souefve et tendre » (similaire chez SG).

SG et HC ne nomment pas Pallas mais parlent seulement de « la sainte divinité de l'exaltée déesse » (HC). HC est plus proluxe dans sa description de la déesse. Après la prière d'Anchise, Virgile décrit la côte d'Italie où se trouve *navifragum Scylaceum*, Scylaceum (aujourd'hui Squillace), briseur des navires. SG utilise le nom Scillacee, mais le décrit comme un être qui est caché sous le mont de Caulon. HC donne la même description, mais nomme l'être en question, Scylla. Servius précise que le nom Scylaceum vient de la région, ou de la similitude des dangers, « parce que Scylla est loin de cette partie ». HC introduit une note informant ses lecteurs sur le nom Trinacria.

HC 3:20 = Aen. 3.558-589, SG « Ces rochers arbres appelloit Helenus – Si proposasmes laisser ce piteux estre »

Ce chapitre commence d'une manière étonnante chez SG et HC. Le texte de Virgile dit que « sans doute cette place est la fameuse Charybde : ce sont les rochers et les affreuses roches qu'annonçait Hélénius ». SG et HC traduisent « ses rochers arbres appelloit Helenus » (SG), « Je cognois manifestement que Helenus appelloit arbres ces scopules » (HC), sans

mentionner Charybde. Il est peu clair d'où vient l'idée d'arbres. À notre connaissance, il n'existe pas d'autre variante de ce passage de l'*Énéide*. Quand Anchise dit à ses compagnons qu'il faut fuir ce lieu, il dit aussi, chez SG et HC, que chacun doit penser à un remède. Cela n'existe pas chez Virgile, qui dit *pariter insurgite remis*, précipitez-vous ensemble aux rames. Dans la description du port qui est protégé des vents : *Portus ab accessu ventorum immotus et ingens ipse* (Les eaux du port à l'abri des vents sont immobiles, lui-même est démesuré (Perret)), SG écrit : « le port fut grant et largre mais privé de support / Des ventz legiers et bouffemens subites », alors que HC fait dire à Énée que « n'y deffault grand et spacieux port mais nous [sc. les Troyens] fusmes de faveur totalement destituez ». Il semble que SG ait mal entendu le texte de Virgile en donnant un sens contraire à ce que dit celui-ci, et il n'est pas clair si HC à son tour a compris que, chez SG, c'est du support des vents qu'Énée et ses compagnons sont privés. Elle semble aussi avoir mal saisi le vers « Là sont les mons prochaines opposites » de SG (sans correspondant chez Virgile) en traduisant « Là sont les monts Procaines opposites ».

Tous les deux traduisent l'histoire d'Encelade d'une autre façon que Virgile, en rapportant que c'est un des géants qui fut précipité par « le dieu Encladus » (Enclades chez HC). Ils ne traduisent pas l'affirmation de Virgile selon laquelle toute la Sicile tremble quand il bouge. HC ajoute la Fortune et les malheurs qu'elle porte aux Troyens à la simple description « nous ne pouvons pas voir la cause de ce bruit » de Virgile. Elle fait un ornement mythologique dans sa description de l'arrivée du jour. La lune est évoquée comme « la déesse Tryvienne », HC ajoutant « quand les numeratives heures eurent l'ame de Thyton esveillée, exerçant son office, feist reduire Proserpine au royaume duquel le chien triplicite la porte garde ».

HC 3:21 = Aen. 3.590-612, SG « Soubdainement si se feist apparoir – Ainsi nous dist ce jeune homme esgaré »

HC ajoute une phrase sur la trahison des Grecs, sans texte équivalent chez Virgile et SG. Elle ajoute aussi une phrase à la prière que fait le Grec : « Or acquiescez à ceste mienne requeste, et me faictes dans icelle ès teneres mortelles absconser ». Elle précise aussi qu'il

parle d'une voix pleine d'anxiété et de tristesse. Elle explicite les émotions d'Anchise : « estant provocqué de commiseration interieure ».

HC 3:22 = Aen. 3.613-654, SG « Je suis de grece c<'>est chose veritable – Que par vous soit l<'>ame de moy ravie »

SG et HC omettent le nom d'Adamastus, le père de Achéménide. SG ajoute quatre vers qui n'existent pas chez Virgile, et que HC rend par les lignes « Car à ceste heure [...] par ceste voye fut nostre dolent retour ». HC change le texte de Virgile et de SG en ce qui concerne la description de la réaction d'Ulysse en ajoutant que « ne tournant en oblivion son eminent peril et ruyne », et en précisant qu'il « usa de discretion, ne s'efforçant d'estre vindicteur de tel crime jusques à ce que l'opportunité s'y offrit ». Ni SG, ni HC ne traduisent *sortiti vices*, après avoir tiré au sort nos rôles, et HC ne traduit pas que l'œil de Polyphème est similaire au soleil. Tous les deux omettent la description de Virgile précisant que les animaux que Polyphème avait dans son antre portaient de la laine et donnaient du lait. Tous les deux ajoutent que les Cyclopes oppressaient les voyageurs. Le métonyme de la lune chez Virgile, *tertia lunae cornua*, est traduit par « trois mois » par SG, tandis que HC emploie le même métonyme que Virgile en appelant la lune Phoebe. HC fait une digression mythologique dans la description de la pauvre nourriture de Achéménide : « [ma vie] n'est d'autre chose substantée que du benefice des plaisantes Amadriades, ausquelles la déesse Opis a concedé le gouvernement des arbres pour les croistre et vegeter et les rendre florissantz et fructiferes ». L'extrait « entre toutes ces extremitez, se conduit ma triste et dolente vie » est, chez SG, sans formulation analogue. Une possible explication à cette absence serait que c'est l'expression *victum infelicem* (pauvre nourriture) de Virgile que HC a traduite de cette manière.

HC 3:23 = Aen. 3.655-718, SG « A peine eust dict quant assez tost apres – De faire fin à tant se reposa »

SG et HC ajoutent que Polyphème avait une flûte au cou. Ils ne traduisent pas le fait que les Troyens s'enfuient avec un navire à rames. SG dit seulement

que « par mer nous en alasmes », et HC que « [nous] navigasmes ». À la description de la découverte des Troyens de Polyphème, HC ajoute : « ne se voulant de ses manifestes et accoustumées sceleritez desister ». Virgile parle de la haute forêt de Jupiter et du bocage de Diane quand il compare les Cyclopes à de grands arbres, ce qui n'est pas traduit par SG ou HC. Les vers 684-686 de l'*Énéide*, où Énée évoque le conseil que donne Hélénus d'éviter et Scylla et Charybde et la décision de rebrousser chemin, sont autrement rendus par SG et HC qui parlent des « innombrables navires, qui dedans sont deteriorées et peries » (HC), et omettent la décision de rebrousser chemin. L'île Thapsus est décrite comme belle et fertile. SG a changé la description des lieux que les Troyens voient : Virgile parle d'une île en face de Plemyrion qui était nommée Ortygie par les anciens, appelée Plemyrion chez SG. Le fleuve Alphée qui baigne la rive d'Aréthuse se scinde en deux fleuves qui s'appellent Alpheus et Arethusa chez SG ; HC se conforme à cette traduction. La mort d'Anchise est présentée par HC de la façon suivante : « Lachesis et ses sœurs rompirent à mon antique pere le fil vital, faisant separation du corps et de l'ame », là où Virgile dit seulement *amitto Anchisen* (je perds Anchise) ; SG indique seulement qu'Anchise « mourut ». SG ajoute la phrase « qui veritablement / De tout mon faict estoit soulagement », ce que HC développe en « O que la privation de pere tant insigne me fut griesve : car en son vivant estoit de tout mon faict le vray support et soulagement ». Le simple « L'ame laissas o pere tant insigne / Moy tant lasse eschappe de ruine » de SG est élaboré par HC en « Las moy qui d'innombrables fatigues avois esté agité et lassé, ayant eminens perils et ruines evadées, n'estoit assez ma dolente vie angustiee, sans ce que telle inopinée infortune me survint, pour de plus en plus me crucier et tourmenter ». Les émotions d'Énée sont plus prononcées dans la version de HC ; elle précise que c'est Énée qui est sauvé des périls, non Anchise comme chez Virgile. HC appelle Didon la « tres illustre Dido », alors que SG la nomme seulement Dido, et que Virgile s'abstient de lui donner un nom. SG et HC ne font pas mention de la prophétie de l'harpie Célénio.

QUATRIÈME LIVRE

HC 4:1 = Aen. 4.1-5, SG « En tels devis la royne de Carthage – Car soing trop grant chassoit repos des membres »

Ces cinq vers de Virgile font l'objet d'un développement chez SG et HC. La dépendance de HC envers SG est ici évidente à en voir l'usage qu'elle fait d'une question rhétorique empruntée à SG : « Que vous exprimeray je plus ? » Tous les deux donnent, par rapport à Virgile, une description plus élaborée de Didon et de son insomnie ; HC ajoute un détail de ce personnage, constatant qu'elle est « en son *delicieux* cuer blessée » (nous soulignons). Les deux auteurs élucident le *gentis honos*, la noble ascendance d'Énée, par une description des traits vantant l'excellence des Troyens. SG traduit *virī virtus*, la valeur d'Énée, par « valeur et vertus », ce que HC change en « vertu et modestie ».

HC 4:2 = Aen. 4.6-31, SG « Ainsi la nuit tournoya et passa – Elle remplit son sein de grosses larmes »

SG suit de près le texte de Virgile en mentionnant Phébus dans la description de l'aube. De son côté, contre l'habitude qu'elle a de développer les descriptions mythologiques, HC présente seulement Aurore et non pas Phébus. Les deux traducteurs détaillent volontiers l'état émotionnel de Didon, l'image d'Énée étant toutefois un peu différente chez HC¹⁹. Dans la présentation d'Anne, HC développe le qualificatif « unanime » de SG en « unanime et conforme » (*unanimam* chez Virgile). Les deux traducteurs ont développé le *fatebor enim* (car je l'avouerai) de Virgile, mais tandis que SG laisse Didon parler de « toute ma maladie », HC a changé cette expression en « mes passions interieures ». En général, HC est plus éloquente sur les sentiments de Didon et sur ses raisons de se confier à Anne.

La dépendance de HC à l'égard de SG et l'ambition de celle-ci de faire varier le langage ressortent nettement dans l'exemple ci-après, car là où HC écrit ceci : « Et puis que tant convient que t'en exprime toutes mes passions interieures, à ceste heure te confesseray, te declairant fidelement, O doulce sœur », SG se contente

¹⁹ Voir Ehrling et Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* » *op. cit.*, p. 278-279.

pour sa part de noter : « Et puis que tant convient que je te dye / Confesser veulx toute ma maladie ».

HC 4:3 = Aen. 4.31-53, SG "Lors luy dist Anne : O seur en dueil rayve – Pour bien vacquer au travail navigable »

HC ouvre ce chapitre en étoffant la réplique d'Anne, mettant plus d'emphase sur les sentiments et les réactions de Didon (« O combien [...] je te demande »), ce qui n'a pas d'expression équivalente chez Virgile, ni chez SG. Dans la description que fait Anne de la résistance de Didon face à la persuasion des prétendants, HC développe la phrase « ne par beaulx motz seduyre » de SG en « en la faculté de nul a esté par doulce n>'<y artificielle eloquence de te pouvoir induire d'au plaisir conjugal t'associer ». Le passage suivant :

Je ne sçay point si tu estime toujours pouvoir à l'encontre de l'invincible puissance d'amour resister, qui seroit à ta beaulté gracieuse bien difficile : mais encores quand ainsi seroit que les forces de ta discretion fussent si grandes, qu'elles peussent retenir les frains de la concupiscence pour de ta viduité le pudicque estat conserver [...].

n'existe ni chez Virgile, ni chez SG, et HC semble ici souligner le pouvoir de l'amour dans une plus grande mesure que ne le font Virgile et SG.

La description de SG et de HC des peuples ennemis autour de Carthage diffère de celle Virgile. Là où, chez Virgile, les Getules sont invincibles à la guerre, ils sont sans « grace » (pardon, indulgence) chez SG et HC. Les Numidiens sont sans frein, *infreni*, chez Virgile, et sans règles et freins chez SG ; chez HC ils n'ont « aulcune institution de justes loix ». Elle a ainsi seulement inclus les « reigles » de SG.

Les deux traducteurs font preuve de plus de verve que Virgile pour décrire l'influence positive des Troyens sur Didon et Carthage, HC attribuant aussi de la magnanimité aux Troyens. Elle est seule à dire que Didon vivra « avec tranquillité pacifique » si elle se marie avec Énée.

HC 4:4 = Aen. 4.54-89, SG « Ces choses dictes elle enflamma le cueur – Et les haultz murs par ruynie deffaitz.

Les traducteurs ne décrivent pas les animaux sacrifiés comme le fait Virgile à propos des *bidentis*, c'est-

à-dire des jeunes brebis qui n'ont que deux dents permanentes. HC en reste à mentionner « certains animaux ». Son choix de mots confirme la connexité avec SG, comme « agreables mensonges » qui n'a pas de correspondant chez Virgile. HC souligne plus les effets de l'amour que ne le font Virgile et SG, par des phrases comme « qui avec rigueur benigne et langueur acceptable de la puissance du filz de Venus luy faisoit indice » ; « qui pour estre de ceste damnable volupté surprinse du tout te brusle et consume : dont est occasion amour qui use de ses ars perilleulx et veneficques », et pour terminer :

Et estant par la force d'amours d'extreme passion cruciée et tourmentée, avec grand effusion de larmes chaudes, ses lamentations faisoit. Pour certain elle n'estoit en son riche lict colloquée, pour y estre gratifiée d'aucun delectable plaisir, si [c]e n'estoit que les yeulx lassez du long veiller fussent de sommeil vaincuz : ce qu'advenant, ses miserables songes agreables mensonges luy representoient.

HC 4:5 = Aen. 4.90-106, SG « Quant la deesse Juno soeur et espouse – Lors à Juno en telz termes parla »

Les deux traducteurs éclaircissent la mythologie au commencement du chapitre, par exemple par une phrase comme « Juno soeur et espouse », HC présentant aussi une note sur Junon et Vénus. Ils sont plus explicites en décrivant la situation de Didon (« dont son honneur, loz et renommée, journellement diminuoient » (HC) ; « dont son loz diminue », « folle amour » (SG). Tous les deux décrivent Didon comme une femme délicate qui est vaincue des deux dieux Vénus et Cupidon : « par la deception frauduleuse de vous deux, une femme fragile est domptée et vaincue » (HC) ; « Si par le dol de vous deux vaincu est / une femme fragile » (SG). Ils soulignent l'importance de Carthage pour Junon, « Carthage, où mon curre, harnois et choses plus cheres sont posées » (HC) ; « De faire approche des murs Cartaginois / Là où je tiens mon curre et mon harnois » (SG). Ils développent la description de Didon qui brûle d'amour, la passion ayant pénétré ses os (*ardet amans Dido traxitque per ossa furorem*), en « Dido trop curieuse amante par l'operation de flamme vehemente, brusle et consume : et est de telle sorte agitée, que desja par

ses os, voire jusques au cueur, amoureuse fureur court et chemine » (HC) ; « Dydo la royne trop soucieuse amante / Ja brusle et art par flamme vehemente / Ja par ses os voire jusque au cueur / Chemine et court amoureuse fureur » (SG).

HC 4:6 = Aen. 4.107-114, SG « Qui est celluy tant eust vertus puissantes – Advance toy et premiere chemine »

Chez Virgile, Vénus déclare qu'une personne qui déclinerait la proposition de Junon serait *demens*, hors de bon sens. Selon SG, une personne avec des « vertus puissantes », expression qui est développée par HC en « vertu, sublimité et puissance », ne le ferait pas. HC est seule à décrire « l'urbanité et clemence » de Jupiter. On peut noter que ces deux mots sont utilisés par HC dans d'autres descriptions de bons souverains : d'Énée au Livre I, ch. 21 et de Didon au Livre I, ch. 23. Ils servent aussi dans le Livre 1 à souligner l'état similaire de Didon et d'Énée au commencement de l'histoire²⁰. Tous les deux expliquent pourquoi Junon a la possibilité d'influencer Jupiter : « toy qui es espouse ayant puissance et privauté » (HC).

HC 4:7 = Aen. 4.115-128, SG « Pour mieulx scavoir ce qu'>il en determine – Dame Venus mais bien obtemperer »

Virgile crée ici une périphrase assez avancée, qui traite de mythologie, signalant que la chasse aura lieu le lendemain : *ubi primos crastinus ortus / Extulerit Titan radiisque retexerit orbem* (dès que demain Titan aura élevé ses premières lueurs, aura dévoilé le monde de ses rayons (Perret)). SG omet complètement la référence mythologique. Quant à HC, elle emploie une métaphore mythologique plus simple en désignant Aurore, une déesse plus connue en littérature et dans les arts, à la place de Titan. Elle ajoute un ornement mythologique qui n'existe pas chez Virgile ou SG : « tonnerres et fouldres qu[i] jamais furent par les Ciclopes fabriquées ».

Chez Virgile, Junon dit tout simplement qu'elle va unir Didon et Énée par un mariage légal et faire de Didon la femme d'Énée (*conubio iungam stabili propriamque dicabo*), ce que SG traduit en soulignant

l'unité et les sentiments du couple : « Tous deux seront d<'>ung cueur et d<'>ung courage / Alors conjointcz par loyal mariage ». HC élabore encore cet aspect : « je feray de sorte qu'en leurs cueurs se trouvera telle union, que sans plus differer seront conjointcz par mariage legitime ».

HC 4:8 = Aen. 4.129-172, SG « Tantost apres descendit de ses chambres – Couvrant de nom sa coulpe et son meffaict »

HC ne traduit pas la description du matin de la chasse (Aen. 4.129-132), tandis que SG a un assez long passage ici qui figure dans l'édition datant de 1509. Les seize vers contenant cette partie (« Si print à rire de l'intencion telle – et fierement menez ») manquent toutefois dans l'édition de 1540, ce qui semble renforcer notre hypothèse selon laquelle HC a utilisé une édition tardive de la traduction de SG. HC commence ce chapitre par la description de Didon, après avoir constaté que la « chose » est déterminée par les deux déesses. Chez Virgile, Didon s'attarde dans sa chambre avant de s'avancer vers la compagnie de chasse (*reginam ... cunctantem, tandem progreditur*). SG traduit cette hésitation d'une manière moins directe : « Sont à la court du palais pour atendre / Quant il plaira à la royne descendre », ce vers faisant toutefois partie des seize vers ne figurant pas dans l'édition de 1540. Chez HC, Didon est au contraire impatiente de réaliser sa fortune et de commencer la chasse. Alors qu'elle semble, chez Virgile, encore consciente des implications morales de sa passion pour Énée, la Didon de HC est déjà vaincue par la passion et par la volonté des déesses. De façon générale, HC met plus l'accent sur la passion que Virgile et SG ne le font²¹.

SG et HC précisent les vêtements de Didon, mais HC est la seule à faire une comparaison entre les cheveux de Didon et les cheveux d'Apollon. Il n'y a qu'elle qui note que Didon « estoit usitée, apte et habile à l'exercice de Dyane ». Même si « l'exercice de Dyane » est une métaphore mythologique pour la chasse, HC réussit ainsi également à établir un lien entre Didon et Diane. La combinaison Didon – Énée comme parallèle au couple Diane – Apollon est faite

²⁰ Voir Ehrling et Karlsson, « Didon et Énée dans le seizième siècle français », *op. cit.*, p. 221.

²¹ Voir Ehrling et Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* », *op. cit.*, p. 275.

par Virgile dans d'autres passages, et sert dans ces cas à souligner le fait qu'une telle liaison est inappropriée car incestueuse, Diane et Apollon étant frère et sœur, ce que Servius avait été le premier à faire remarquer. Il est possible que HC s'inspire de Servius lorsqu'elle établit un rapprochement entre ce passage du Livre IV et le passage du Livre I, ch. 20, où Énée aperçoit Didon pour la première fois. Ce rapprochement est créé à l'aide de l'expression « venuste grace, beaulté et faconde » qui figure dans les introductions respectives des deux passages, créant un lien entre eux et indiquant le début et la fin de l'image d'une reine forte et indépendante²². Cette phrase est aussi employée par HC au Livre III, ch. 16, un chapitre qui est une addition émanant de HC, basée sur Ovide. Nous considérons ce chapitre comme une clef de l'image de Didon de HC (voir notre introduction (Crenne face à ses sources)).

La description d'Énée est inspirée par le texte de SG, entre autres le parallèle entre Énée et Phébus, même si HC enrichit la description de la beauté d'Énée, par exemple à la fin de la description : « Et à bref parler tant estoit sa conservée beaulté extreme, que l'on eust peu juger Nature s'estre delectée à le faire precéder tous aultres en toutes perfections ». Elle est aussi plus détaillée que SG dans la description de la chasse et la recherche d'un abri contre l'orage. Tous les deux simplifient la description des participants à la chasse en les qualifiant de « chasseurs ». Ils sont plus explicites que Virgile lorsqu'ils précisent les raisons pour lesquelles Didon et Énée cherchent la grotte, HC étant la seule à affirmer que c'était « lieu taciturne et apte à l'exercice venerique ». D'après Virgile et SG, c'est la terre (*Tellus*) qui, de concert avec Junon, commence la cérémonie nuptiale dans la grotte, mais HC introduit la figure de Cybèle à la place. Ici, comme au chapitre 9, elle semble associer la déesse avec la terre. Elle explique le rôle de Junon comme déesse du mariage, ainsi que la présence du feu. Elle développe aussi le passage sur le témoignage du ciel. Tout le passage « Les gentiles Napées [...] furent merveilleusement troublées » est une démonstration de sa connaissance de la mythologie romaine, avec des notes savantes.

HC 4:9 = Aen. 4.173-205, SG « Dont tout acoup en tous lieux de Lybie – Luy fist alors ses piteuses complaintes »

Chez Virgile, la Terre est le parent de la Renommée, et ses frères sont (le titan) Céos et (le géant) Encelade. SG traduit ce passage par « Terre grand mere selon les anciens » mais omet les deux noms. HC traduit le passage ainsi : « selon les antiques, de la grand mere Cibeles fut procréé », et semble identifier la déesse Cybèle à la terre. Elle omet elle aussi les deux autres noms.

HC est plus explicite que Virgile et SG quant au fait que la Renommée vole la nuit : « cherchant l'obscurité umbrageuse, cognoissant que tel temps est apte à quelque malefice perpetrer ». Comme d'habitude, elle a recours à une décoration mythologique pour décrire l'arrivée du jour (*luce*, la lumière (du jour) chez Virgile, et « de jour » chez SG) : « quand la venue Aurorine excite Phœbus d'illustrer l'universel ». Elle ajoute une explication, qui manque chez les autres, de la colère de Iarbas : « et lors persistant [...] ung grand enflambement feirent naistre ».

HC 4:10 = Aen. 4.206-218, SG « O Jupiter le grant dieu tout puissant – la renommee trop inutile et vaine. »

HC relate la prière de Iarbas de façon plus libre que SG. Elle a ajouté deux passages qu'on ne trouve pas chez Virgile, ni chez SG. Dans le premier elle présente une perspective générale de la colère de Iarbas, en laissant celui-ci décrire sa relation à Didon comme une lutte entre les sexes, accusant Jupiter de donner la victoire aux femmes : « Las as tu sur la condition virile telle sentence decretée, que dores<e>nadvent pour meschantz et p>l<usillanimes les hommes soyent estimez, et que le sexe muliebre sur eulx domination et superiorité obtienne ? » On peut entrevoir une influence de Servius, qui écrit le commentaire suivant sur le mot FEMINA à cet endroit : *invidia a sexu. Et iam incipit specialis conquestio* (la jalousie (vient) du sexe, et maintenant commence une plainte particulière).

Le second passage est une addition qui met l'accent sur l'ingratitude de Didon : « Or est ainsi qu'elle usant

22 Voir Ehrling et Karlsson, « A French 16th-Century Edition of Virgil's *Aeneid* », *op. cit.*, p. 274-278.

du detestable vice d'ingratitude, n'a voulu noz grans merites recognoistre. »

HC 4:11 = Aen. 4.219-237, SG « Bien entendit Jupiter tout puissant – Et va vers luy au lieu où il attend »

Ce chapitre montre la tendance de HC à, plus que ne le font Virgile et SG, souligner les sentiments de ses protagonistes. Une phrase comme « A ceste cause estant provocqué d'une volonté furieuse » n'a pas d'équivalent chez Virgile, ou SG. À l'instar de SG, HC offre une description plus fournie des pensées de Jupiter et de l'insouciance des deux amants quant à leur réputation. Elle fait un ajout à la phrase où Jupiter appelle son fils Mercure : « invoqua le tres eloquent messenger Mercure, et luy commanda de diligemment executer ce que son vouloir desire : aller te fault, dict il, tres cher filz avec grande promptitude ». Les autres ne parlent pas de vitesse, mais l'expriment par d'autres moyens. Virgile écrit une ligne où la vitesse est mise en valeur par l'emploi de mots brefs qui accélèrent le rythme : *vade, age, nate*. SG choisit d'indiquer la vitesse par l'expression « de legiere aesle ». HC est seule à parler explicitement de promptitude.

Le discours solennel de Jupiter est similaire chez SG et HC, mais il est à noter que HC parle d'un futur pacifique en Italie, tandis que Virgile et SG parlent plutôt d'un avenir guerrier : « mais c'est chose indubitable qu'il devoit obtenir le regne de l'exalté empire d'Italie pour pacifiquement y resider » (HC). Elle ajoute une remarque décisive qui manque chez les autres : « car pour estre d'amour lascive prevenu, n'est en la faculté de son obfusqué entendement de se pouvoir à chose vertueuse ne digne de louenge occuper. » L'amour dissolu est présenté comme coupable ici.

HC 4:12 = Aen. 4.238-278, SG « Cela luy dist lors il voulut parfaire – Soudainement s'esfvanouyt par l'air »

HC fait une description plus détaillée de Mercure et de la signification de ses attributs, et livre un commentaire en marge. SG fait lui aussi une description plus développée que celle de Virgile, mais moins détaillée que chez HC. Le détail des serpents sur le caducée figure chez Servius ; HC en fait de même mais en insistant plus que lui sur la mythologie, sans pour autant indiquer sa source. Elle n'emploie pas l'épithète

Cyllenius (« Cyllenie » chez SG), mais décrit Mercure comme « l'interpreteur et annunciateur des dieux ». SG écrit « l'interprete des dieux » un peu avant, la phrase *interpretes deorum* existant, elle, également chez Servius. Selon son habitude, HC fait une addition (qui dans ce cas ne consiste pas seulement en un synonyme) aux mots de SG. Pour le reste du chapitre, elle suit SG de façon assez proche.

HC 4:13 = Aen. 4.279-295, SG « Lors Eneas tout perplex et plain d'oyre – Pour departir par secrette entreprise. »

SG introduit une lutte entre raison et amour dans le monologue intérieur d'Énée : « En cest estrif son cueur et sa pensée / Diverse part fut gectee et lancee / Et maintes choses contemploit et pensoit / Car folle amour puis raison le tenoit ». HC en fait de même en exposant ainsi le conflit moral : « Estant en ceste perplexité, luy survindrent varietez de pensées, sentant ung merueilleux debat en soy, entre raison et amour », mais introduit également une figure allégorique, Dame Raison (qui a aussi un rôle important dans son troisième livre, *Le Songe*) : « mais apres plusieurs disputations faictes en ceste inquiteude, dame Raison la superiorité obtint ». Le monologue intérieur est exprimé à l'aide de questions chez Virgile, mais est reproduite dans le corps du texte par les traducteurs.

HC 4:14 = Aen. 4.296-304, SG « Tost s'aperceut du dol et de leur fait – Laquelle en fin dist telz motz à Enee »

SG et HC sont plus explicites que Virgile sur le fait que c'est l'amour qui rend Didon capable de deviner les projets d'Énée. HC souligne cela avant tout dans le passage suivant :

Pour certain amoureuse et poignante stimulation luy revela la future departie : dont commença la grande hylarité preterite, en amaritude se convertir. Las comment doncques ne deust elle leur partement redoubter : puis qu'amour illicite l'a tant forcée et contraincte, que la chose que depuis feirent, et qui lors n'estoit encores faicte, si grande timeur luy propinoit [...].

Contrairement à SG, qui définit l'amour de Didon comme fou, HC définit cette passion comme un « amour illicite ». Elle constate aussi que Didon perd

sa modestie (« sequestrant d'elle toute modestie et honneste contenance ») et que sa colère la rend incapable de dissimuler (« Ainsi certes faisoit Dido, laquelle estant de precipiteuse ire exagitée, ne peut plus dissimuler ».) Pour le reste du chapitre, HC suit les formulations de SG. Cela est également le cas du passage sur la renommée (qui n'a pas de correspondant chez Virgile) : « icelle renommee / Que cy devant j<'>ay describe et nommée » (SG) ; « icelle Fame (dont ay faict ample narration) » (HC).

HC 4:15 = Aen. 4.305-333, SG « O desloyal impiteux et sans foy – En peu de motz luy dist ce qui s<'>en-suyt »

HC suit, dans ce chapitre, SG de façon très proche. Cela apparaît à travers certains choix de mots, mais aussi dans les passages qui décrivent les dangers de la navigation à voile en hiver, ainsi que les raisons pour lesquelles Énée ne peut pas retourner à Troie, et la réaction des princes libyens. Les deux traducteurs font aussi une addition au vœu de Didon d'avoir un fils qui ressemble à son père, ajoutant qu'elle ne veut pas qu'il ressemble à son père par son caractère : « Qui te semblast seulement de la face / Non de tes meurs qui trop cruelles sont » (SG) ; « qu'en les speculant me fut représentée la similitude du père, en la face seulement, non en ses mœurs, qui sont trop cruelles » (HC).

Néanmoins, HC décrit sa protagoniste avec plus d'emphase sur ses sentiments que ne le font Virgile et SG. Elle ajoute une décoration mythologique à la mort future de Didon : « Helas moy mesmes Dido qui de brief ès dangers de l'inexorable Atropos succumberay, n'ay je peu vaincre ton cueur deceptif, frauduleux, et fallacieux, te gardant d'excogiter ceste absence, l'apprehension de laquelle m'est tant acerbe et douloureuse ? » et développe la proposition concernant la fuite d'Énée (*mene fugis ?*, c'est moi que tu fuis ?) en « las es tu deliberé de t'aliener de ma terre, faisant d'avec moy d>'<ivorce et repudiation totale, me spoliant de la jouissance de ta personne ? ». Elle

ajoute aussi des paroles critiques sur les mignardises d'Énée qu'on ne trouve pas chez Virgile, ni chez SG : « dont promesse tu me feiz par les melliflues, doulces et gracieuses parolles, que tu sçavois à ton advantage proferer ».

HC est aussi seule dans son interprétation du rôle de Fortune dans les actions d'Énée :

et encores apres avoir chose tant excellente perdue, Fortune ne s'est contentée de m'avoir faict de Royne franche et libere, serve esclave et subjecte d'amour folle et abusive : mais voyant que telle servitude m'estoit souveraine delectation, s'est advisée de me constituer en une calamité plus grande : à laquelle chose executer, n'a sçeu excogiter aultre moyen que d'exciter ta sçelere et malicieuse volonté, la rendant prompte et facile à me laisser ²³.

HC 4:16²⁴ = Aen. 4.333-364, SG « Certes Royne jamays n<'>auray envye – Comme marrie telz motz a desployez »

SG et HC mettent plus l'accent sur la reconnaissance d'Énée envers Didon pour l'hospitalité de celle-ci que ne le fait Virgile au début de la réplique d'Énée. Pour le reste du chapitre, HC suit SG sans digressions.

HC 4:17²⁵ = Aen. 4.365-391, SG « Homme sans foy certes oncques deesse – la povre dame de douleur consummée »

Comme d'habitude, HC laisse Didon donner libre cours à ses émotions et à ses opinions sur le caractère d'Énée, plus que ne le font Virgile et SG, ce qui apparaît bien dans des phrases comme « O homme cruel, or ay je certaine evidence qu'en ta personne inhumaine aulcune foy ou integrité n'habite » ; « A ceste occasion tant me sens perturbée » ; « Helas est ce chose juste, que pour les benefices receuz, telle soit la premiation et loyer ? ». Elle fait aussi une distinction entre les sentiments intérieurs et les signes extérieurs qui en témoignent : « Certes pour mon affliction et amaritude extreme, ce desloyal n'a jamais baissé les

²³ En ce qui concerne le rôle de Fortune dans la version crennoise de l'*Énéide*, voir p. ex. Eberhard Leube, *Fortuna in Karthago*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1969, p. 80-81 ; 110 ; Jean Lecointe, « Les cadres rhétoriques de l'innutrition virgilienne dans le "roman sentimental" : Hélienne de Crenne et Théodose Valentinian », *Exercices de rhétorique*, 12, 2019, p. 1-29 ; 8-12.

²⁴ Dans le texte incorrectement indiqué comme chapitre IX.

²⁵ Incorrectement nommé chapitre XV dans le texte.

yeux ne distillé d'iceux aucunes larmes cordiales, donnant indice par ses gestes extérieures, que de moy sa fidele amye n'a eu pitié ne mercy tant est son cuer endurcy, inveteré et rebelle ». HC présente une explication qui fait valoir la force des sentiments en affirmant qu'il n'est pas possible de trouver une fidélité certaine : « puis qu'en cest hemisphere foy assurée et stable ne se retrouve : car simulation et faincte commune tousjours la rend incertaine ». HC est aussi seule à expliquer que Didon en accueillant Énée, « par simplicité muliebre [a] esté de telle compassion meue ».

HC ajoute un texte qui prend l'apparence d'une conclusion de la situation, et qui sert à replacer le récit de leur amour dans un contexte plus général :

Certes j'ay juste cause d'adresser mes deplorables complaintes aux deïfiques puissances, affin que selon droict et raison, quelque vindicatif jugement sur toy se puisse promptement executer, à ce que toy estant puny de deserte condigne, cela puisse passer en manifeste exemple, tant aux modernes qu'à la posterité future, rendant tous amantz timides d'ainsi inconsidérément la foy violer.

On peut noter que la mort est froide chez Virgile et SG, mais « pallide » (pâle), chez HC.

Dans le reste du chapitre, HC suit SG de manière assez fidèle. Tous les deux évitent les questions rhétoriques de Virgile, les changeant en constatations.

HC 4:18 = Aen 4.391-407, SG « Lors ses femmes qui moult se desconfortent – De leur oeuvre où chascune pourvoye »

Les deux traducteurs laissent Énée exprimer ses sentiments verbalement, tandis que Virgile rapporte seulement qu'Énée voudrait consoler Didon, mais qu'il doit suivre les injonctions divines. L'image d'Énée devient un peu plus humaine chez les traducteurs que chez Virgile. La comparaison de l'activité des Troyens avec le travail des fourmis est en partie modifiée chez les traducteurs. Alors que Virgile décrit comment les fourmis partagent le travail (*pars grandia trudunt / obnixae frumenta umeris ; pars agmina cogunt / castigantque moras* (les unes [...] poussent de leurs épaules des grains énormes, d'autres serrent les files, gourmandent les retardataires (Perret)), SG décrit

comment les fourmis les plus fortes aident les plus faibles : « Et les plus fors aux plus foybles aydent / De leurs espaules les soustiennent et guident ». HC donne la version suivante de ce passage : « et les plus fors au plus foibles et debiles secours donnent, et avec leurs espaulles les guident et soustiennent, faisantz les unes les aultres avancer » ; elle est seule à ajouter qu'ils font ceci « par instinct naturelle ». L'instinct naturel est aussi un trait qui est présent chez HC lorsqu'elle parle de l'amour des parents pour leurs enfants²⁶.

HC 4:19 = Aen. 4.408-415, SG « Qui fut alors o Dydo le tien sens – A esprouver premier que mort la presse »

L'emphase de HC sur les émotions de Didon est évidente dans ce chapitre où elle fait une addition assez longue au texte :

N'estois tu doncques à l'heure atteinte, O infœlice Dido, du dard rigoureux d'extreme douleur ? N'estois tu vulnérée cruellement de la poincte d'excessif et incurable regret, et consternée par l'impetuositè vehemente d'amour infallible ? Certes il est à conjecturer que ouy : Parquoy c'est chose admirable, que ta dolente ame lassée d'estre en sa prison corporelle, ne feist d'icelle prompte transmigration : ce qu'elle eust faict, sinon qu'il te restoit encores quelque esperance de pouvoir par gracieuses parolles et doulces persuasions, ton désiré Eneas revocquer.

On peut faire remarquer que HC emploie ici plus ou moins les mêmes paroles que celles qu'emploie Didon pour dépeindre les câlineries d'Énée (voir chapitre 4:15), « gracieuses parolles et doulces persuasions ». Le discours séducteur d'Énée n'est pas digne de confiance ; on peut nonobstant voir le choix de mots de HC comme un signe nous avertissant que Didon n'est pas elle non plus sincère dans ses mots adressés à Énée.

SG décrit l'amour comme « fol », sa façon habituelle de décrire l'amour, tandis que HC choisit un qualificatif plus proche de l'*improbe* (malhonnête), de Virgile, tout en renforçant la description par un adjectif supplémentaire : « O amour improbe et abusive ».

²⁶ Voir p. ex. Livre I, ch. 25, f. xxii vo – xxiii ro.

HC 4:20 = Aen. 416-436, SG « Anne dict el<le>
doulce seur tu peux veoir – Rendu sera par moy ains
que je meure »

HC suit de façon assez proche SG dans ce chapitre, par exemple dans le passage qui résume l'intention de l'entretien qu'Anne a avec Énée : « en mots doulcereux / A l<'>ennemy nostre tant orgueilleux / Remonstres luy qu<'>onques mais en Aulyde » (SG), et : « et en prononçant parolles melliflues, doulces, et attractives, remonstrer luy pourras que jamais envers luy n'ay offense perpetrée, parquoy telle crudelité je ne merite » (HC). À l'aide d'une multiplication par trois des adjectifs, HC renforce la douceur du discours.

HC est la seule à faire une addition qui souligne l'amour fidèle et plein d'abnégation de Didon, opposé à l'inhumanité d'Énée dans ces paroles de Didon : « mais me suis continuellement efforcée de le favoriser et gratifier, postposant toutes aultres choses pour l'honorer, obeyr et aymer, et pource debvroit considerer que si inhumainement ne doit estre traictée la vivacité fidelle. »

HC 4:21 = Aen. 4.437-449, SG « En telz souspirs la prioit doulcement – Furent vaines et pour neant perdues »

HC fait commencer ce chapitre par un passage qui décrit la tentative d'Anne de persuader Énée par des larmes et de douces paroles, ce passage n'ayant pas d'équivalent chez Virgile ou SG :

[Didon] continuant telz lachrymes, pleurs et souspirs, faisoit ses instantes et doulces supplications, lesquelles entendues par sa sœur Anne à ses angusties participoit, et se manifesta diligente, pour selon qu'elle estoit instruite, sa commission accomplir. Car sans dilation se transportant au port, feist ample recit à Eneas des dolentes et assidues lamentations sororelles, aussi ne faillit de luy faire les remonstrances qu'elle conjecturoit estre aptes, pour l'induire et convertir à differer son absence [...].

Pour le reste du chapitre, HC se conforme à SG.

HC 4:22 = Aen. 4.450-477, SG « Et lors Dydo voyant que plus n<'>y a – Luy dist telz motz par curieuse entente »

Les deux traducteurs ajoutent quelque élucidation sur l'interprétation des prodiges anciens et sur les

sentiments et motifs des protagonistes, par exemple « qui estoient indices de chose prodigieuse et espouventable » ; « donnant evidence d'amour integre et parfaite » ; « Toutes ces choses l'induisoient à estre perplexe et douteuse » (HC – formulation similaire chez SG). La seule déviation par rapport à Virgile est la traduction de *ferus* (sauvage, sans égards), comme épithète d'Énée, que les deux traducteurs rendent respectivement par « Enee son desloyal amant » (SG) ; « son pervers et desloyal amant » (HC).

HC 4:23 = Aen. 4.478-498, SG « O doulce seur ne te courrouce plus – Tant soit la chose de peu d'estime ou grande »

HC fait dans ce chapitre de petites additions qui mettent en lumière le cours des événements et l'image que Didon a d'Énée. Les vers « Pour recouvrer tel amant qui me laisse / Ou pour me rendre quitte de la promesse » de SG sont développés en « le cruel amant, qui pour estre aliené de pitié me derelinque, ou pour le moins seray de la promesse quitte et reduite en ma pristine liberté », ce qui donne une image beaucoup plus négative d'Énée que celle qui ressort de la formulation de SG. L'interprétation de HC, affirmant que Didon ne sera pas seulement « de la promesse quitte » (« quitte de la promesse », SG), mais en plus « reduite en [s]a pristine liberté », pourrait être considéré comme une conséquence positive de la perfidie d'Énée, mais il est plus vraisemblable que HC a poussé l'interprétation de SG un peu plus loin.

HC fait son addition habituelle renvoyant à des considérations mythologiques lorsqu'elle décrit le soleil descendant, *solem cadentem*. SG développe le texte de Virgile en « au point occidental / Ou le soleil en son vespre recline / En son grant curre », et HC en « le splendissant Phoebus au point Occidental, et à son heure vespertine faict retraicte declinant dedans l'Ocean son grand et refulgent curre ». Tous les deux développent le mot *sacerdos* (prêtresse), présent chez Virgile, en « une prebstresse : qui est merveilleusement fameuse » (HC), « une prebstresse de grande renommee » (SG).

Quelques précisions dans ce chapitre se manifestent exclusivement chez HC, comme par exemple « Or puis que je t'ay ma conception declairée, j'espere donner à la chose premeditée bon principe, t'advisant que

l'urgente nécessité requiert » ; « Car si elle n'estoit en silence conservée, nostre faict en pourroit trop empirer » ; « Or usant de ta prudence et discretion accoustumée » ; « à ce que le feu tout à une fois les puisse rediger en cendres [...] (de laquelle je veux l'art magique imiter) ». HC souligne le mauvais caractère dont fait montre, aux yeux de Didon, Énée: là où Virgile le qualifie d'*impius*, impie, et que SG parle seulement de « cil », elle écrit « celui faulx traditeur ». Alors que Virgile se contente de dire *vir*, de l'homme (4.495), nos deux traducteurs développent ce mot en « de cest homme pervers, cruel et nephande » (HC – similaire chez SG).

HC 4:24 = Aen. 4.499-503, SG « À tant se teut et devint pasle et blesme – Ce que Dydo commandé luy avoit »

Les deux traducteurs ajoutent une explication à la pâleur de Didon : « Car trop estoit son dueil dedans extreme » (SG), « et pour estre sa douleur interieure trop extreme » (HC). Les mots *ergo iussa parat* (elle accomplit donc ses ordres) de Virgile sont rendus par « Dont accomplit car le facteur scavoit / Ce que Dydo commandé luy avoit » (SG) et, plus élaborés chez HC, par « Parquoy estant de l'entreprise mortifere ignorante, ne differra la chose proposée accomplir : ce que promptement fut achevé : car le facteur du commendement de Dido estoit assez amplement informé ».

HC 4:25 = Aen. 4.504-533, SG « Alors la royne apres que la pourprise – Tout appareille sans point se desister »

Au commencement du chapitre, HC explicite les émotions et les intentions de Didon, démarche qu'on ne trouve pas chez SG : « Incontinent que la dolente Royne entendit, que suyvant sa determination » ; « elle usa de faintifve dissimulation pour son intention latiter ». SG ajoute des éléments à la description des préparations du bûcher de Didon : « Faisant semblant de charmes et de lais », ce que HC rend ainsi : « Car faisant semblant de charmes et enchantemens vouloir commencer ». La combinaison « charmes et enchantemens » est aussi utilisée au Livre III, ch. 16, où HC introduit un passage servant à présenter Scylla (voir notre introduction (Scylla)).

HC est plus expressive que les autres lorsqu'elle décrit l'insomnie de Didon : « Et combien que le temps fust au dormir accommodé et propice, son desir n'aspiroit de colloquer sur la doulce plume ses fatiguez membres pour aulcunement les refociller, oncques à ses tristes yeulx, n'en son angustié cueur ne se peult trouver tranquillité ne repos », « Mais au contraire les travaux souffers augmentèrent son dueil, sans que l'humide sommeil peult sa personne occuper ».

Virgile ne désigne pas nommément Didon, lorsque celle-ci est aux autels avec un pied nu et la robe dénouée ; il se contente d'un simple *ipsa* (elle-même). HC traduit ce mot par « elle », alors que SG donne le nom.

HC 4:26 = Aen. 4.534-552, SG « Lasse dolente mais quoy que veulx je faire – Ne loyaulté à la cendre Sichee »

HC suit de façon assez proche SG dans le passage relatant les actions que Didon décide d'accomplir, mais en accentuant les émotions intérieures qui y sont en jeu et les traits de caractère qui y sont brossés. Elle explique aussi plus clairement pourquoi Didon ne peut pas demander à son peuple de suivre les Troyens. HC professe de plus d'indépendance dans sa manière de rendre la mort imminente de Didon, même si sa dépendance vis-à-vis de SG est visible par exemple dans la façon qu'a Didon de s'adresser à Anne. Le passage sur la vie des animaux sauvages est considérablement développé par HC en comparaison de ce qui est écrit chez Virgile, comme chez SG :

[...] ainsi que font plusieurs animaux : lesquelz combien que leurs ames soyent seulement sensitives, et non point rationnelles n'>y intellectives comme les nostres qui sont immortelles, si ont ilz certain instinct naturel qui apres la separation de leur partie premiere honnestement les faict vivre sans aspirer avec aultre en acte charnel convenir, entre lesquelz doit estre numerée la chaste Torterelle, qui apres avoir perdu son pareil n'a aultre exercice que perpetuel gémissement, et sur branches vertes plus ne repose.

SG s'exprime pour sa part de la façon suivante : « Ainsi que font plusieurs et maintes bestes / Quant veufves sont et veullent vivre honnestes / Que plus n'>appetent ailleurs s'>apparier » (*degere more ferae, talis nec tangere curas*, de vivre comme une bête farouche et

d'éviter telles peines, Virgile). HC fait un commentaire sur l'âme des bêtes, comme « seulement sensibles, et non point rationnelles n>'<y intellectives comme les nostres qui sont immortelles ». Elle attribue aussi un « certain instinct naturel » aux animaux (voir aussi 1:25, où HC parle de l'amour paternel d'Énée, et 4:18, sur la ténacité des fourmis). La chaste tourterelle était probablement un symbole bien connu des lecteurs, figurant entre autres dans les bestiaires médiévaux.

HC 4:27 = Aen. 4.553-570, SG « Tous telz regretz et dolentes complainctes – Puis se mesla dedans la mer obscure »

Les deux traducteurs modifient les références mythologiques, en expliquant qui est Mercure, et en omettant le nom d'Aurore. HC a comme souvent recours à une métaphore de la mort en écrivant « celle femme, qui par amour trop fervente des dangers de Lachesis et de ses sœurs est prochaine ». SG traduit le *demens* (insensé) de Virgile par « simple » (naïf, niais), et HC par « simplicité » (naïveté), un mot que HC emploie aussi dans le sens d'ingénuité ou de candeur pour caractériser Didon, Anne et les Troyens (voir Livre I, ch. 29 ; Livre II, ch. 8 ; Livre IV, ch. 17 et 33).

HC 4:28 = Aen. 4.571-583, SG « Lors encores trouble et esbahy – En mer vaguent et les grans undes minent »

Après la disparition de Mercure, Virgile décrit Énée comme *exterritus*, ce que SG traduit par « trouble et esbahy », tandis que HC choisit de rendre cette expression par « en grande admiration » (émerveillement, étonnement), c'est-à-dire qu'elle n'exprime pas forcément la peur d'Énée, bien que le mot soit à l'époque l'expression d'une vive émotion et de l'étonnement. Elle est la seule à nommer les compagnons d'Énée comme fidèles, et à ajouter une phrase qui souligne les émotions des compagnons et la relation entre leurs actions et les conséquences qui en découlent : « il fault necessairement que voz courages magnanimes, voz genereulx espritz excitent et esveillent, aspirant de plus en plus à nostre louable entreprise ».

HC rallonge le passage où Énée invoque les dieux. La phrase introductive, « O tres saint et exalté dieu, duquel l'altitude s'est tant humiliée, que de descendre des olympiques manoirs en ceste region terrest<r>e et

inferieure, pour à noz apparans futurs perilz obvier », figure seulement chez elle. Elle ajoute aussi une décoration mythologique à la fin du chapitre : « dont tout subit à l'ayde des ministres d'Eolus, commencerent les undes de Neptune naviguer. » Elle est plus libre que SG en rendant *idem omnis simul ardor habet ; rapiuntque ruuntque ; / litora deseruere ; latet sub classibus aequor ; / adnixi torquent spumas et caerula verrunt* (la même ardeur les possède tous ; ils se ruent et ont quitté les rivages ; la mer est cachée sous les nefes ; de toute leur force ils brassent l'écume et balaient la mer bleue).

HC 4:29 = Aen. 4.584-621, SG « Tantost apres aurora coustumiere – Et point final de mon intention »

Les deux traducteurs expliquent la relation entre Aurore et Tityos, et introduisent Phébus dans le texte. HC souligne la douleur de Didon au départ d'Énée plus que ne le fait SG (« la dolente Royne [...] sa triste veue »). Comme d'habitude, elle décrit Carthage comme « fertile et opulente », et souligne la beauté de Didon qui se bat la poitrine « blanche, tendre et delicate » et s'arrache les cheveux avec ses « <bel>les mains ».

HC développe la description de l'état émotionnel de Didon :

[...] lors la tres desesperée dame voyant les infelicitez superabonder, fut de si precipiteuse ire attaincte, que comme femme totalement alienée de raison, par la force et violence du venin venericque, qui son cueur anxieux avoit contaminé, ne residoit en elle tranquillité ne repos : mais estoit en continuelle guerre.

Elle suit SG en laissant Didon approcher une pluralité de dieux et non uniquement Jupiter, mais détaille plus que lui l'enchaînement des événements, par exemple en expliquant pourquoi les Carthaginois doivent poursuivre et attaquer les Troyens, et en faisant état des moyens nécessaires à cette action.

Le soliloque de Didon est chez HC plus libre par rapport au texte de Virgile qu'il ne l'est chez SG ; elle ajoute quelques explications et accentue plus les émotions et mobiles des personnages. À la fin elle développe l'invocation que fait Didon au soleil et aux autres divinités, précisant, dans les manchettes, les différents noms du Soleil, de Junon et de la Lune, avec des explications sur leur signification. Fidèle à son

habitude d'instruire le lecteur des contenus mythologiques, elle explique aussi qui sont les Euménides.

HC 4:30 = Aen. 4.622-629, SG « O Thiriens je vous prie et exorte – Et les enfans de nos enfans sans cesse »

Tandis que Virgile ne parle pas de trahison dans ce contexte, chez SG, Didon appelle les Troyens « gent de desloyalle sorte », les décrivant également comme « peuple plain de telle deffiance ». HC fait pour sa part dire à Didon qu'ils sont un « peuple plein de si grande scelerité pernicieuse », « qui d'infidélité pullule ».

HC 4:31 = Aen. 4.630-641, SG « Tous telz motz dit son courage tournant – Son pas de vieille comme elle eust la puissance »

Les deux traducteurs font comprendre le fait que c'est l'image d'Énée qui va être mise au feu (Virgile : *Dardaniique rogam capitis permittere flammae* (livrer aux flammes le bûcher du Dardanien (Perret). Servius explique à propos de ce passage que c'est une image d'Énée qui se trouve au bûcher, mais il est possible que HC suive ici SG plutôt que Servius²⁷.

Chez HC, c'est Didon elle-même qui se tourne, alors que, chez Virgile et SG, elle tourne et retourne les pensées dans son âme. HC ajoute quelques phrases qui décrivent l'état émotionnel de Didon : « car l'impetueuse vehemence de la fervente cupidité venericque gueres de sejour ne luy donnoit : et estant à l'extremité conduite » ; « sa perturbée pensée à aultre chose n'occupoit » ; « par l'efficace duquel sera converty en repos pacifique l'extreme trav[a]il, dont la precipiteuse charge je porte ».

HC 4:32 = Aen. 4.642-env. 665, SG « Et lors Dydo sans peur mais trop cruelle – La penitance de nostre mort si dure »

La formulation de Virgile : *at trepida et coeptis immanibus effera Dido* (mais Didon, tremblante et affolée par son affreuse entreprise), est interprétée ainsi chez SG : « Et lors Dydo sans peur mais trop cruelle / Voulant parfaire piteux exploit à elle ». HC développe ces dizains en « Incontinent que Dido se trouva destituée de compagnie, repulsant tout timeur et usant en elle mesmes de trop grande crudelité, voulut sa

deliberée proposition piteuse executer ». Comme nous l'avons déjà constaté, HC donne d'habitude plus d'informations sur les émotions de Didon que Virgile, ou SG. Elle est seule à expliquer pourquoi les yeux de Didon son injectés de sang, et amplifie la description de l'état émotionnel de Didon lorsque celle-ci rentre au palais et monte sur le bûcher. SG et HC soulignent également le fait que la couche de Didon a été un lieu d'ébats amoureux : « En ce lieu la recogneut le cubile / Où maintesfoys la meschante labile / Avoit aux lieux amoureux plaisirs pris » (SG) ; « Aussi recogneut le cubile où plusieurs et diverses fois, elle miserable avoit à l'exercice de Venus prins son delectable plaisir » (HC) ; ils mentionnent que sa vie fut courte, HC étant cependant la seule à en expliquer les raisons : « puis que ma fervente amour et l'ingratitude de mon amant, ainsi le veulent ».

À la fin du chapitre, HC dévie manifestement du texte de Virgile, et de la traduction de SG. Les vers 655-658, traduits par SG de la manière suivante : « J<'>ay basty ville et cité de renom / J<'>ay veu mes meurs eslevez en hault nom / De mon mary vengeant la mort amere / J<'>ay souffert peine de mon ennemy frere : / Heureuse las heureuse voirement / Plus que nul autre feussay je seurement / Se nefz troyennes dont j<'>ay le cueur enserré / N<'>eussent jamais approché de ma terre », sont remplacés par une digression sur la vie et le destin de Didon (commençant par « Las j'ay construiet et edifié cité » et se terminant par « j'executeray ma mortifere entreprise »). Didon se blâme en partie elle-même de son malheur : « Or ne fault il doncques que sur la fragilité humaine je m'excuse : puis que tout ce mal me succede, pour non avoir avec prudence vertueusement à l'appetit sensuel resisté. Or à ceste heure me trouvant ainsi confuse, combien que je congnoisse qu'à mon indiscretion la coulpe se doibve attribuer ».

HC 4:33 = Aen. 4 .663 (ca) – 4.692, SG « Quant elle eut dit lors tomber se laissa – Cloyant les yeulx et sa tres pasle bouche »

Dans ce chapitre HC brode sur la relation entre Didon et Anne. Elle dit clairement que la colère (« l'ire ») d'Anne est la conséquence de son amour sororal :

²⁷ Des passages où HC semble être directement inspirée par Servius figurent par exemple aux ch. I. 4 ; IV. 8 ; IV.10.

« et en y allant estoit agitée de telle fureur par la force d'affection sororelle ». Chez HC, Anne raconte plus en détail sa relation avec Didon : « O chere sœur, qui avec toy toutes mes consolations et hylaritez emporte, me laissant accompagnée d'assidues et continuelles douleurs et perpetuelles larmes et pleurs », et HC ajoute un passage où Anne décrit son désespoir face à la tromperie de Didon : « Certes sçachant plus souffrir que dire [...] l'affection de vivre se fut de moy sequestrée ». HC explique pourquoi Anne a construit le bûcher : « mais estant du tout ignorante de ta deliberation occulte [de Didon] », et décrit les vains espoirs d'Anne qui invoque les dieux : « en invoquant les dieux soubz expectation de quelque consolation future ». HC précise les caractéristiques qui ont fait d'Anne une meurtrière involontaire : « par ma simplicité et legere credence, j'ay esté homicide de toy & de moy ensemble ». La simplicité (l'ingénuité, la candeur) est un trait de caractère qui apparaît également dans d'autres passages (voir par exemple Livre I, ch. 29 ; Livre II, ch. 8 ; Livre IV, ch. 17, 27 et 33). Au Livre IV, ch. 17, c'est, dans un passage qui ressemble à la description d'Anne ici, Didon qui est liée à simplicité ; il semble que la simplicité fasse partie de leur féminité. HC ajoute aussi quelques phrases sur la fémininité et la délicatesse d'Anne : « dont avec plus veloce cours (que ne requiert la condition foeminine) » ; « la pulchritude excellente de sa face et candide poitrine » ; « ce que voyant, luy furent ses anxietez merueilleusement augmentées : toutesfois accumulant toutes ses forces » ; « sans estre timide de maculer les accoustremens precieulx et riches dont elle

estoit aornée ». ». Elle fait dire à Anne, à l'endroit des Cartaginois, des mots expliquant les conséquences de la mort de Didon pour leur cité : « Car avec la separation de la majesté royalle [...] s'absenteront toutes Fortunes prosperes ».

HC 4:34 = Aen. 4.693-705, SG « Et lors Juno ayant compassion – Et la vie o (avec) les ventz s<'>en volla »

HC enrichit sa traduction d'une explication de la mort de Didon : « mais elle simple et au croire trop facile, par enflammée amour venerienne, avoit ses jeunes jours anticipez sans attendre d'avoir attainct son periode » (« Mais elle simple enflammée d<'>amour / Avoit trop tost anticipé son jour » chez SG). Les deux traducteurs expliquent la figure de Proserpine, HC ajoutant aussi un passage sur les trois sœurs fatales (« car les trois sœurs [...] oultre le fleuve Acheron »), avant de reprendre son récit de la façon suivante : « Or puis que c'estoit une mort violente, de tant plus estoit la dissolution du corps difficile ».

Dans les deux traductions, le mot *sol*, employé par Virgile, est, à cet endroit, remplacé par le nom Phébus. SG et HC expliquent le sacrifice de Didon : « Jacoit pourtant que les douleurs extresmes / D<'>amours grandes et les plaintes de mesmes / Ayent deslyé son ame de son corps / Pour prendre ailleurs perpetuelz recors » (SG) et « combien que les anxietez extremes originées d'amour trop grande, ayent de son angustie corps deslyé l'ame pour faire ailleurs perpetuelle residence » (HC).